

BULLETIN

SALÉSIIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retrirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N^o 3

Paraît une fois par mois.

MARS 1897

Une douloureuse nouvelle.

Une lettre de Punta Arenas (Patagonie méridionale) signée de Don Borgatello, nous annonce que le 12 décembre dernier un incendie a dévoré totalement la Mission de Notre-Dame de la Chândeleur, établie près du Rio Grande (Terre de Feu). C'est une perte sèche d'au moins 100,000 frs. Quant aux conséquences de ce sinistre, elles sont lamentables. Comment pourvoir au salut des pauvres indigènes avant d'avoir reconstruit des locaux où on puisse les abriter ? Résidence des Sœurs et des Missionnaires, logements des Indiens, chapelle, tout a été la proie des flammes. Même s'il ne se fût pas agi de constructions en bois, la rapidité foudroyante avec laquelle l'incendie s'est développé aurait empêché de sauver quoi que ce soit. On n'a eu à regretter aucun accident de personnes.

Nous reviendrons sur cet événement avec tous les détails de nature à toucher les amis de nos œuvres, et à leur démontrer combien il importe de relever promptement la pauvre Mission détruite.



SAINT JOSEPH

SA VIEillesse ET SA MORT.



LA perfection des choses réside dans leur achèvement; aussi la perfection de la glorieuse vie de Joseph est-elle dans sa vieillesse et dans sa mort.

La vieillesse nous est donnée, dans la grande miséricorde de Dieu, pour avoir le temps de revenir de nos erreurs; pour que notre être se détache, s'épure, se clarifie et s'attendrisse du côté de Dieu.

Le vieillard doit aimer le silence et l'oubli qui l'enveloppent; c'est à leur faveur qu'il achève son œuvre. Tout semble calme et inactif dans la nature au moment où les moissons mûrissent: cependant c'est à la faveur de cette inaction apparente que se fait le dernier travail, celui sans lequel les autres deviennent inutiles. C'est alors que l'épi grossit et se dore; que le fruit prend son goût savoureux; ainsi le silence des derniers jours est-il nécessaire à la perfection de l'homme. L'orgueil et les passions se taisent; les travailleurs ont quitté le champ, c'est-à-dire les luttes ont cessé; les fleurs sont devenues rares, et s'il reste quelques feuilles, c'est qu'elles doivent protéger le fruit.

C'est ainsi que saint Joseph comprit la vieillesse.

Les dernières années de cet homme si glorieux dans son humilité sont aussi ignorées que les premières. Il se ment silencieux et discret parmi les énigmes divines de Bethléem et de Nazareth. C'est un voile jeté sur des mystères que le monde ne doit apprendre que plus tard. Choisi pour cette délicate mission, il a toutes les qualités qu'elle exige: la réserve, la modestie, l'oubli de lui-même, une absence céleste de curiosité, et avec cela une pureté d'ange.

* * *

C'est en chantant son hymne de reconnaissance et de gloire que Joseph acquiesçait en son cœur à la loi qui brise toute la vie à l'heure inconnue. Il adorait en lui-même l'arrêt mystérieux et la condamnation redoutable, car l'homme, a-t-il été excellemment dit, « est une créature

généreuse et sublime, la seule qui puisse mourir avec conscience et liberté. »

Joseph mourut en 782 environ (1) et dut entendre la première annonce du *Royaume de Dieu*. Il dut tressaillir à ces avant-coureurs de la grande manifestation.

Sa fin a le même caractère d'absolu détachement que sa vie. Il meurt avant les merveilles de la vie publique du Sauveur. Il s'en va n'ayant rien vu, se fiant à Dieu qui sera trouvé fidèle en ses promesses.

La mort passa à Nazareth, dans le repos et les splendeurs de la foi. Elle avait perdu son horreur dans le voisinage de Dieu. L'âme de saint Joseph fut attirée par son Créateur tandis qu'il l'adorait une dernière fois dans le ravissement de la prière avec Jésus. Il s'endormit dans la joie de faire la volonté de son Seigneur, et il eut la suprême gloire d'expirer entre les bras de l'Auteur de la vie.

La plupart du temps nous négligeons d'adhérer par esprit religieux aux lois générales de la nature. Nous les subissons sans reconnaissance quand elles sont douces, et sans soumission voulue quand elles sont douloureuses. Le Psalmiste loue le Seigneur avec la glace, les tempêtes, les fleurs, les animaux. Que ne suivons-nous son exemple, et, partant du point qui nous ravit ou qui nous blesse, que ne chantons-nous aussi le *Fiat* qui est l'accord parfait du ciel et de la terre?

La mort est dans l'ordre de la nature et dans la volonté de Dieu. A nous de la considérer ainsi.

Acquiesçons donc à ce décret divin et baïssons nos fronts vers la terre qui les attend. Par cet acquiescement nous diminuerons l'amertume de cet arrêt et nous goûterons une fois de plus la douceur de ces consolantes paroles:

« Celui qui cherche son repos dans une entière adhésion au bon vouloir de Dieu, celui-là goûte déjà quelque chose des ravissements du Paradis. C'est que la vie de l'homme, on peut le dire, est dans sa volonté. Quand il l'a sacrifiée à Dieu sans retour, Dieu lui ôte les aveuglements et les faiblesses de la nature déchue, et ne lui met plus à l'esprit que des goûts et des inclinations qui ne sont plus de la terre. » (2)



(1) Depuis la fondation de Rome. (N. de la R.)

(2) JOSEPH DE NAZARETH, par Jean Lazare, chap. XXII. *Passim*. (Voir la couverture du présent numéro.)



Nos hôtes.

Dans la première quinzaine de janvier nous avons eu la visite de M. Léon Harmel, le *bon Père* des ouvriers du Val-des-Bois. Il était accompagné du R.P. Jules du Sacré-Cœur, O.S.F., Commissaire général pour le Tiers-Ordre en France, et de M. de Palombera, vice-consul d'Espagne à Cognac. L'éminent sociologue chrétien, très connu dans le monde des Œuvres à Turin, donna une conférence familière dans le local du Comité des Intérêts catholiques.

M. Harmel se rendait à Rome. A son retour il a donné à Florence et puis à Milan, des conférences qui ont attiré un public choisi. Du samedi 6 février, au lundi 8, l'Oratoire de Turin a eu de nouveau l'honneur de posséder le *bon Père* et le digne fils de saint François qui l'accompagne.

Nous croyons savoir que le voyage du célèbre industriel du Val-des-Bois a quelque relation avec un prochain Congrès international ouvrier, dont l'organisation et les travaux ont été approuvés au Vatican, et qui se tiendra en décembre prochain.

* *

Quelques jours avant nos solennités salésiennes, trois de nos missionnaires du Brésil arrivaient à l'Oratoire pour exposer au Successeur de Don Bosco l'état et les besoins de nos Missions du Matto Grosso. Le chef de ce petit groupe est Don Malan, Inspecteur de nos Œuvres de cette partie du Brésil et ancien Préfet de l'Oratoire de Paris; un de ses compagnons a demandé et obtenu d'aller continuer auprès des lépreux d'*Agua de Dios* l'apostolat du regretté et vaillant Don Unia.

Le 2 février, dans la soirée, nous avons aussi le plaisir de revoir, après plusieurs années d'absence, Don Raphaël Piperni, dont il est question plus loin, à propos de la conférence de Saint-Jean l'Évangéliste.

Nos solennités salésiennes de janvier.

La fête de saint François de Sales, Patron de notre Pieuse Société, a été entourée de l'éclat accoutumé. Une messe très pieuse de *Perosi* a imprimé aux offices de la matinée un cachet de particulier recueillement. S. G. Mons. Richelmy, évêque d'Ivrée, assista pontificalement à la grand'messe; aux vêpres ce fut S. G. Mgr. Riccardi, archevêque de Turin.

Le 31 janvier étant un dimanche, le service funèbre pour notre bien-aimé Père Don Bosco dut être renvoyé au lundi 1^{er} février. S.G. Mgr. Bertagna, évêque titulaire de Capharnaüm et auxiliaire de Turin, officia. La maîtrise de l'Oratoire exécuta la splendide messe de *Requiem* de Cherubini, celle-là même que l'on entendit pour la première fois au service du trentième jour en 1888.

Le lendemain, dans l'église salésienne de Saint Jean l'Évangéliste, eut lieu la conférence de règle pour les Coopérateurs. Elle devait être donnée par un de nos missionnaires du Mexique, Don Raphaël Piperni; le paquebot qui l'amenait ayant eu du retard, l'orateur fut un de nos jeunes missionnaires venu ces jours-ci du Brésil, Don Charles Graglia. En une causerie aussi édifiante qu'intéressante, le conférencier exposa les besoins spirituels du Brésil et fit un tableau animé de l'apostolat actuel et futur des Salésiens en ce pays. Le souvenir de Mgr. Lagsagna et la présence au Brésil d'innombrables émigrants européens fournirent à Don Graglia une partie de son discours. Mais l'attention de l'auditoire grandit encore quand l'orateur parla des Missions salésiennes de la province du Matto Grosso, territoire immense à peu près inexploré jusqu'ici. La condition douloureuse des Indiens, les fatigues et les privations du missionnaire furent mises en lumière de façon à toucher profondément l'assistance.

Notre vénéré Père Don Rua donna la Bénédiction du T. S. Sacrement.

NÉCROLOGE
DES
MAISONS DE FRANCE

DON HENRI CAGNAC



Le 15 décembre dernier, Dieu demandait à l'Oratoire salésien de Ménilmontant un lourd sacrifice en rappelant à lui un de nos excellents confrères, religieux édifiant et prêtre plein de zèle, D. Henri Cagnac, Directeur de l'Œuvre des externes qui est un des apostolats de notre Maison de Paris.

A ceux des nôtres qui tombent pour les âmes, et sous les yeux du Roi divin, Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous devons un souvenir fraternel, un hommage de chrétienne admiration, un tribut de suffrages empressés et fervents. Ces lignes nous permettront d'accomplir ce triple devoir ; elles associeront aussi à nos regrets et à nos prières nos chers Coopérateurs, qui veulent bien être de tous nos travaux, en attendant que la munificence du Seigneur les fasse entrer en part de toutes nos récompenses.

Henri-Julien Cagnac naquit à Sidi-Moussa (Algérie) d'un père catholique indifférent et d'une mère protestante.

Quelque temps après la mort du père, la mère et l'enfant vinrent à Nice, espérant y trouver les ressources qu'ils n'avaient plus en Algérie. Vers sa douzième année, Henri fut admis à l'Hospice de la Charité, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, pour se préparer au Sacrement de Baptême et à la première Communion.

La mère, touchée du dévouement dont elle avait été l'objet de la part de plusieurs familles catholiques et en particulier de M. le vicomte de Seyssel d'Aix, avait non seulement consenti, mais demandé à ce que son fils fût instruit et baptisé.

M. de Seyssel d'Aix, grand admirateur de Don Bosco et de ses Œuvres, voulut bien accepter d'être le parrain. Quelques mois après cette belle fête il fit admettre son protégé au Patronage Saint-Pierre, que Don Bosco avait depuis un an ouvert à Nice.

Le jeune Cagnac demanda à apprendre l'état de tailleur ; mais se souvenant toujours des émotions saintes qu'il avait éprouvées le jour de sa première communion, il dit à son Directeur, Don Joseph Ronchail, aujourd'hui Inspecteur de nos Œuvres du Nord de la France et de Belgique, qu'il avait un vif désir d'étudier pour devenir prêtre et prêtre de Don Bosco. A la même époque, sa mère abjura le protestantisme

et se mit dès lors à marcher presque de pair avec son fils dans la voie de la perfection. L'année où son Henri entra au noviciat de San Benigno, elle renonça au monde et obtint de se consacrer à Dieu dans la Congrégation des Cessolines à Nice.

Dieu lui accorda la grâce de voir le futur Salésien revêtu de l'habit religieux, mais elle n'eut pas la consolation de le voir monter à l'autel. Un an avant l'ordination de son fils elle avait quitté la terre. A sa sortie du Noviciat le scolastique Cagnac fut envoyé à Borgo San Martino, puis à Nice, et en 1888 à la Navarre, où il fut ordonné prêtre. En 1889 il vint à Paris, où l'obéissance lui assigna un ministère qui devint son œuvre de prédilection : l'œuvre des externes qui fréquentent le Patronage de Ménilmontant : Patronage du jeudi et du dimanche, Cours du soir, etc, etc. « Il ne vivait, pour ainsi dire, que pour cette œuvre. Il lui a consacré tout son temps, ses forces, sa vie même, car en 7 années à peine, il succombait à la tâche et offrait généreusement à Dieu le sacrifice d'une vie qui pouvait encore promettre de si belles espérances, surtout à un jeune prêtre rempli de l'amour de Dieu et du zèle des âmes. Il n'avait pas encore 33 ans. » (1)

Le samedi 12 décembre on alla le chercher à Rueil, où on l'avait envoyé dans l'espoir que l'air pur de la campagne le remettrait ; mais il était arrivé au dernier période. Dès son retour à Paris en lui demanda s'il voulait recevoir les derniers sacrements. Il les reçut en pleine connaissance et à la grande édification des jeunes ouvriers et grands apprentis du Patronage, qui se réunissaient à 9 h. du soir pour la Confrérie de la T. S. Vierge. Il mourut pieusement le 15 à 10 h. $\frac{1}{2}$ du matin. L'après-midi il fut exposé dans la chapelle des Confréries, transformée en chapelle ardente. Les internes se succédèrent, pendant le jour, jusqu'au moment des funérailles, pour prier auprès de sa dépouille mortelle. Les grands jeunes gens externes revendiquèrent l'honneur de passer les deux nuits auprès de leur bien-aimé Directeur. Il était touchant de voir cette jeunesse ouvrière, après une journée de rude travail, venir prier une partie de la nuit dans une chapelle mortuaire.

Le jeudi 17, jour des funérailles, nous avons eu une idée du bien qu'a déjà pu faire dans le quartier l'œuvre du Patronage et de la sympathie dont y jouissent les Salésiens.

M. Dutey-Harispe, président général du Conseil des Patronages ; plusieurs membres des Patronages de Paris, des prêtres, des religieux et des religieuses assistèrent aux obsèques, Tous les enfants externes et leurs parents, les internes et bon nombre de personnes du quartier suivirent le cortège, qui allait de la rue du Retrait à l'entrée de l'église de Ménilmontant.

M. l'abbé Blériot, curé de Ménilmontant, et le clergé de la paroisse nous donnèrent un témoignage de leur affection en déployant à l'église toute la pompe que permettait l'apparat modeste de la classe que nous avons choisie, la septième. L'entrée cependant se fit par le grand escalier, par égard pour la dignité du prêtre et du religieux ; mais ce qui était imposant, c'était cette immense église de N.-D. de la Croix remplie, comme on le voit très rarement, d'une population recueillie dans la prière. Tous les enfants et beaucoup de parents voulurent accompagner le corps jusqu'au cimetière des Lilas. (2)

(1) Lettre de faire-part de Don Beissière, Directeur de l'Oratoire salésien de Paris.

(2) D'après les notes de Don Ronchail.

Nos confrères n'ont pas été seuls à voir ce que vaut l'âme du peuple quand la reconnaissance l'anime. Un journal catholique de la capitale (1) en a été frappé: « Les funérailles de cet humble prêtre ont été solennelles, presque royales. Ce fut un véritable évènement pour le quartier. La tête du cortège débouchait dans la rue Julien-Lacroix et entrait à l'église par la vaste façade de la rue Étienne Dolet, que l'autre extrémité sortait à peine du numéro 29 de la rue du Retrait. Le défilé tenait ainsi un parcours de près d'un kilomètre. L'immense église de Notre-Dame de la Croix, qui est plus semblable à une basilique qu'à une église de faubourg, ne suffisait pas à contenir la foule qui s'y pressait. Il y avait plus de 600 enfants ou jeunes gens dans la nef principale. »

Nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. Assi dirons-nous du fond de l'âme avec ceux qui ont connu de près Don Cagnac: « Le Seigneur, nous en avons la douce confiance, aura accepté son sacrifice. Ce qui nous console, au milieu de l'épreuve, c'est que, du haut du ciel, il priera pour nous qui l'avons aimé, et que ses prières se répandront en abondantes bénédictions sur nos Œuvres internes et externes. Il priera surtout le Seigneur de nous envoyer de nouveaux ouvriers qui, à son exemple, travailleront, sans compter, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes, dans notre cher Ménilmontant. » (2) *Amen.*

DON J.-B. RIVETTI

Quinze jours plus tard, le 29 décembre, à 9 h. du soir, un autre Salésien de France retournait à Dieu: Don J.-B. Rivetti, Directeur de la Colonie agricole du Sacré-Cœur, à Rossignol-Coigneux, au diocèse d'Amiens.

Ce digne fils de Don Bosco, Salésien depuis une quinzaine d'années, a été un modèle du parfait religieux. « A sa sortie du Noviciat il fut envoyé à la Maison de Nice en qualité de surveillant. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre ont pu admirer sa piété, son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, son humilité et sa charité, qui se manifestait surtout par sa patience à l'égard des enfants, son amabilité envers ses confrères et son respectueux empressement à exécuter les ordres de ses Supérieurs. De Nice, il fut envoyé à Marseille, où il resta deux ans, s'occupant spécialement de la petite Colonie agricole de Ste-Marguerite. C'est à Marseille qu'il eut le bonheur d'être ordonné prêtre. Au commencement de 1888 il fut nommé Préfet de la Maison de Geigney, où il resta jusqu'en septembre 1889. Ses Supérieurs lui confièrent alors la fondation et la direction de la Colonie agricole du Rossignol. » (3)

(1) *Le Peuple Français.*

(2) Lettre de faire-part.,

(3) Lettre de faire-part de D. Ronchail.

Au lieu de dire nous-mêmes comment D. Rivetti comprenait sa mission et dans quelle mesure admirable il a été fidèle à la grâce particulière de sa vocation salésienne, nous préférons céder la parole à un témoin autorisé de son apostolat, de son dévouement, de ses vertus.

Il y a quelques années, les pages du *Dimanche* (1) ont relaté les débuts et les progrès de l'œuvre des prêtres de Don Bosco établie à Rossignol. Ce côteau aride, devenant insensiblement fertile par les rosées du ciel, subissait, disions-nous, une transformation merveilleuse. Maints agriculteurs s'y étaient ruinés à cultiver cette terre qui semblait dévorer ses enfants, et leurs insuccès multiples n'étaient nullement de nature à encourager de nouvelles tentatives.

Ce raisonnement partait de la sagesse humaine.... La foi, — celle qui transporte les montagnes, — devait lui donner un éclatant démenti.

Il appartenait à la famille salésienne, dont la destinée semble être d'assouplir la nature pour continuer les entreprises étonnantes de Don Bosco, de féconder un sol ingrat et d'en faire une sorte d'oasis sur le sommet pierreux des collines de l'Artois.

En vertu d'une donation faite par une généreuse chrétienne dont le nom n'est plus mystérieux pour personne, le 8 décembre de l'année 1889, un prêtre modeste, mais d'une foi robuste, simple dans sa mise jusqu'à exciter la pitié, aveugle dans l'obéissance jusqu'à étouffer les révoltes et les objections de la nature, mortifié jusqu'à accepter de dormir sur la paille trouvée dans une étable; un prêtre prenait possession, en compagnie de quelques âmes d'élite, des bâtiments qui étaient destinés à devenir le berceau de l'Orphelinat du Sacré-Cœur. Cet homme qui, sans le savoir, accomplissait ainsi les actes les plus héroïques, nous l'accompagna, le jeudi 31 décembre, à sa dernière demeure. Il était tombé sur la brèche à 45 ans, à l'âge où d'autres commencent à se révéler, laissant son œuvre en bonne voie, sous la conduite du Sacré-Cœur et sous la tutelle de Marie Auxiliatrice. Les nombreux orphelins qui y sont recueillis, les pieux vétérans du travail qui s'y abritent, y trouvent, les uns un asile où leur âme inexpérimentée s'initie aux sérieux combats de la vie, les autres, une sorte de repos dans un labour agréable qui fait rêver aux occupations faciles du paradis terrestre.

Il y aurait lieu de faire un parallèle frappant entre les débuts de l'œuvre et son état relativement prospère d'aujourd'hui.... M. Rivetti, le bon Directeur que nous pleurons, avait connu bien des tristesses; il avait même altéré sa riche santé au contact de mille épreuves, qu'il endurait résolument, en en prenant sans cesse pour lui la plus lourde part.

Le bon Dieu a compté ses sacrifices et s'est hâté de l'appeler à la récompense au moment où l'horizon semblait s'illuminer de sourires.

M. Rivetti appartenait à l'Italie par sa naissance, à notre pays par son cœur. Issu d'une famille patriarcale où il comptait deux frères prêtres, l'un Doyen et l'autre Vicaire Général dans le diocèse de Suse, il découvrit sa vocation sous la capote militaire: d'artilleur il devint Salésien. Dès lors, c'est en France, dont il devint plus tard citoyen naturalisé, que se passa sa vie. Le Noviciat de Marseille le prépara au sacerdoce et aux vertus dont il fit bénéficier la Picardie et l'Artois. D'une intelligence élevée, d'une humeur presque joviale, il captivait par ses causeries lumineuses, apprises à l'école de l'expérience, émaillées d'anecdotes heureuses, et plus encore par sa simplicité franche autant que charitable. Tous ses confrères Salésiens le regardaient comme un saint et comme l'image la plus ressemblante de leur bien-aimé Père Don Bosco. Telle est, en particulier, l'appréciation de M. le Directeur du grand Orphelinat de Lille, dont je suis heureux de reproduire textuellement les paroles. La valeur d'un tel témoignage n'échappera à personne. C'est un jugement semblable

(1) *Semaine religieuse* d'Amiens, n° 17 janvier 1897.

qu'exprima plusieurs fois sur lui, devant les prêtres du canton, M. l'abbé Bréart, doyen de Mailly, qui l'honorait de son estime et de sa vénération.

Après cela, il est aisé de comprendre la bonne direction qu'imprimait à son petit troupeau notre cher défunt, l'influence salutaire qu'il exerçait même au dehors, le respect et la sympathie qui s'attachaient à sa personne. Nous vîmes bien ces derniers sentiments se manifester durant les jours de la cruelle agonie, où les bons paysans prenaient avidement à notre passage des nouvelles sur l'état du malade : nous pûmes surtout les constater quand le bruit de sa mort se répandit aux alentours et fit couler des flots de larmes, comme si en e perdant, chacun perdait un bienfaiteur, un ami, un frère. Était-il chéri de ses enfants et de ses pieux coopérateurs ? Leurs sanglots nous l'ont montré éloquemment. De même,



Don J.-B. Rivetti.

parmi les 15 prêtres accourus à ses funérailles, il n'y en eut presque point qui purent refouler les marques sensibles de leur attendrissement. Ils savaient combien M. le Directeur les aimait. C'était pour lui un bonheur de les recevoir, comme il l'avait encore fait trois semaines avant sa mort, en la fête de l'Immaculée-Conception. Se faisant illusion sur son mérite pour le diminuer, il leur attribuait, après Dieu, les progrès de sa Maison : son humilité ingénieuse se plaisait à les remercier des heureux résultats obtenus, disait-il, par leur appui moral, par le courant de sympathie qu'ils avaient créé et qu'ils entretenaient entre les populations et l'Orphelinat. Aussi, comme il aimait à leur prêter le concours de sa fanfare et de son orphéon pour les diverses solennités du culte !

Si la paroisse de Bayencourt a la

mémoire du cœur, elle se souviendra longtemps, elle et son dévoué Pasteur, de la manière dont ses fêtes religieuses étaient toujours par là rehaussées.

A la manière des saints, M. Rivetti acceptait de bonne grâce le ministère des confessions. C'est en rendant ce dernier genre de service à un confrère qu'il prit le germe de la maladie impitoyable qui le mena au tombeau, et qui fit qu'il repose maintenant dans le cimetière de Coigneux.

Au pied de la rampe escarpée qui aboutit au Rossignol, s'abrite un amas de maisons rustiques qui forment le village de ce nom. Ses habitants avaient apprécié mieux que personne les qualités éminentes du bon Directeur qui s'était tant de fois dévoué pour eux. Aussi, dans leur reconnaissance pieuse, voulurent-ils se cotiser pour lui offrir une gracieuse couronne, et M. le Maire s'empressa-t-il de faire creuser la tombe de son ami à la place d'honneur, au pied du grand Calvaire qui ombrage le champ du repos.

C'est ainsi que commença à être exalté celui avait été si humble, si modeste pendant sa vie et si plein d'une pieuse résignation dans les bras de la mort. L'assistance nombreuse qui se pressait à ses funérailles donna, par ses larmes et ses regrets unanimes, la mesure de l'estime et de l'affection en lesquelles méritait d'être tenue la personne de Don Rivetti.

Sa mémoire restera en bénédiction auprès de nombreuses générations qui se rediront les unes aux autres comment ce saint Directeur « savait prendre soin de sa couronne d'orphelins et les préserver de la perdition — *Qui curavit gentem suam et liberavit eam a perditione.*»

A. DUHAMEL, *Curé de Courcelles-au-Bois.*

Nous n'aurions pu offrir à notre regretté confrère un hommage plus touchant et qui donnât une idée aussi douloureusement exacte de l'étendue de notre épreuve. Nos chers lecteurs remercieront avec nous l'auteur de l'article que nous venons de reproduire.

Les obsèques émouvantes de Don Rivetti ont eu en Italie, le 27 janvier, à l'occasion du service du trentième jour, un pieux écho dans sa paroisse natale, Novalesa, au diocèse de Suse (Piémont). Un des frères du défunt, archidiaque et vicaire général de Suse, chanta la Messe de *Requiem*. Deux Salésiens envoyés par notre vénéré Père Don Rua, représentaient la famille religieuse du saint Directeur de Rossignol. Signalons aussi la présence du R. P. Chérubin Verquera, des Carmes déchaussés, parent du défunt; de tout le clergé de la paroisse, et d'une grande partie des prêtres du diocèse, amis personnels de Don Rivetti ou de sa famille.

La population entière se pressait dans l'église somptueusement décorée. Un chœur de prêtres exécuta une fort belle messe inédite accompagnée par l'auteur. Avant l'absoute, un chapelain de la paroisse prononça une très pieuse oraison funèbre de Don Rivetti, qu'il dépeignit avec un réel bonheur comme le *modèle de la jeunesse* au village natal, — *du soldat chrétien* au régiment, — *du vrai prêtre*, c'est-à-dire de l'homme de Dieu au sens le plus divin du mot, depuis sa promotion au sacerdoce. L'orateur mit en lumière les hautes vertus religieuses de son vénéré compatriote.

Nous prions M. le curé de Novalesa de trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Ces deux vides que la mort vient de faire dans les rangs des fils de Bosco, nous avons la confiance de ne point en garder longtemps la vision pénible. La Vierge bénie qui nous avait amené, à travers mille obstacles, les deux âmes généreuses dont nous pleurons le départ pour le ciel, saura bien nous en donner d'autres. Peut-être déjà sa douce main de Mère a-t-elle frappé à la porte de cœurs prêts aux grâces et aux immolations de la vie religieuse, affamés de dévouement obscur, dévorés du zèle qui se dépense sans compter, mais dans la simplicité d'une obéissance à toute épreuve. C'est notre espoir.

Que l'on ne s'y trompe pas: cet appel de la Madone de Don Bosco est une garantie de labeurs, de sacrifices, de renoncements de tout genre, une quasi-certitude, pour l'heureux appelé, de mourir à la peine. Mais cette perspective n'est point de celles qui effrayent les vocations vraiment suscitées de Dieu. Les familles religieuses ne déclinent et ne meurent que si elles cessent de donner ou n'ont plus la force de produire des saints. La vie et la mort si consolantes de Don Cagnac et de Don Rivetti attestent que la poursuite de la sainteté préoccupe les fils de Don Bosco, les soutient, les aiguillonne. La famille salésienne doit donc s'accroître, parce qu'elle veut croître en grâce à mesure qu'elle croit en âge. Nos deux ouvriers entrés dans le repos éternel ne tarderont pas à être remplacés. Froment divin tombé dans une bonne terre, ils donneront le cent pour un. *Fiat, fiat!*



SOMMAIRE. — Un mur à relever. — Une fête à deux tranchants. — Protection visible. — Apostolat salésien à Nice.

Nous avons parlé autrefois d'une cour de récréation conquise par les novices de **Saint-Pierre de Canon** sur la colline à laquelle est adossée la maison. Cette terrasse surplombe de plusieurs mètres la route d'Aurons à Salon. Le mur de soutènement, construit en pierres sèches, a cédé, pour la seconde fois, à une poussée de terrain très probablement déterminée par un vice de construction. Le déblaiement a pris de longues heures, et les bras de toute une jeunesse robuste et pleine d'ardeur y ont suffi. Le relèvement du mur demandera autre chose: nos lecteurs devineront de quoi il s'agit sans que nous prenions la peine de spécifier davantage, comme par exemple de dire qu'il s'agit d'une dépense de plusieurs centaines de francs...

La *Saint-François de Sales*, à Saint-Pierre de Canon, est une fête à deux tranchants, puisque le Directeur de la maison s'appelle François. Un moment on a craint d'être obligé de renvoyer la célébration de la solennité, pour ne pas avoir des réjouissances... enfumées: le fourneau nouvellement posé s'obstinait à fumer avec entrain, sans vouloir marcher le moins du monde. Un recours à saint Antoine de Padoue décide le fourneau à faire son devoir: dès lors le succès de la fête est assuré par la base.

La veille, la maison toute entière est balayée, frottée, lavée du haut en bas. Dans une salle élégamment décorée, Don Binelli reçoit les vœux de la communauté. Ces vœux sont sanctionnés par des présents: des livres utiles, deux chapes blanches, une douzaine de bouteilles de cidre de Bretagne, un superbe pain de beurre suisse, d'amples fromages, enfin un assortiment de bûchettes pour les petits vigneron, un bréviaire, *des traites payées*. — De la cuisine, à force de fumer, le fourneau neuf avait aussi, et très efficacement, annoncé que la Saint-François de Sales était cause de son installation au Noviciat.

On aurait cependant tort de croire que toutes les traites sont payées; nous savons au contraire que la générosité de nos bienfaiteurs de Salon et de la région peut encore se donner libre carrière...

Un de nos confrères de l'Oratoire de Marseille prononça le panégyrique du Saint du-

rant la grand'Messe; les vertus qu'un éducateur doit imiter en saint François de Sales fournirent au prédicateur les applications les plus pratiques.

Une séance récréative, que voulut bien présider Monsieur le chanoine Eysséris, curé-doyen de Salon, remplit très agréablement l'après midi.

Le lendemain eut lieu le service funèbre pour Don Bosco.

* *

Depuis plusieurs années les Salésiens de **Saint-Cyr de Provence** sont chargés de l'aumônerie fondée à *La Ciotat* par M. le chanoine Paraque, zélé curé de cette paroisse, en faveur de la colonie italienne, très nombreuse dans ce petit port. Les offices se font dans une ancienne chapelle dite des *Pénitents Blancs*, qui se compose de deux grandes nefs en forme d'équerre. La nef la plus ancienne regarde le sud, l'autre fait face à l'est. La première, minée depuis longtemps par les pluies, avait sa toiture dans un état lamentable; de crainte d'accident on n'y célébrait plus les offices. Il fallait cependant la traverser pour sonner les cloches.

Le 13 janvier dernier, la colonie célébrait la fête de l'Immaculée-Conception. Un quart d'heure avant la messe de communion, un craquement et un bruit effroyables se firent entendre: les vitres de la nef de l'est volèrent en éclats, tandis qu'un nuage de poussière suffocante envahissait la partie restée debout: la voûte de la nef du sud s'était effondrée. On devine la terreur des assistants. Une protection indéniable de la Vierge Auxiliatrice a préservé les chers compatriotes de Don Bosco d'une catastrophe qui aurait pu englober plusieurs centaines de personnes.

* *

Nous lisons dans la *Semaine religieuse de Nice* en date du 16 janvier:

« Dimanche 10 courant, à 2 heures, tous les enfants qui fréquentent le Patronage Saint-Joseph étaient en émoi. Il s'agissait de l'*Arbre de Noël* qui leur était offert pour les récompenser de l'assiduité avec laquelle ils fréquentent le Patronage les dimanches et les jours de fêtes.

Cette réunion à laquelle, malgré le mauvais temps, les invités avaient bien voulu se rendre, était présidée par M. G. Fabre, avocat, président général des conférences de Saint-Vincent-de-Paul à Nice. Une *matinée récréative* organisée pour la circonstance tenait en haleine toute cette population enfantine et égayait l'assistance. Pour tout dire, l'*Arbre de Noël* a été joyeusement fêté.

Nos lecteurs seront surtout désireux d'apprendre ce que c'est que le Patronage Saint-Joseph. C'est une œuvre de jeunesse fondée par les Salésiens, il y a près de cinq ans, qui a fait et continue à faire grand bien, sans

bruit. A peine soupçonne-t-on son existence. Et cependant elle mérite qu'on la connaisse, car elle a grand besoin d'être soutenue. Plus de 120 enfants des écoles laïques fréquentent ce Patronage tous les dimanches, et c'est ainsi qu'ils apprennent la religion. On leur fait le catéchisme, on les habitue à l'assistance obligatoire à la messe, on les prépare à la première communion, on les dispose à la fréquentation des sacrements, ils apprennent à sanctifier le dimanche; c'est ainsi que par cet apostolat ils sont soustraits à l'influence malsaine de la rue, deviennent plus attachés au foyer domestique et sont préservés de tomber plus tard dans l'indifférence religieuse ou le mépris de la religion.

Le côté récréatif n'est point négligé; des jeux sont mis à la disposition des enfants, qu'on voit ainsi prendre leurs joyeux ébats sans être exposés à l'influence si pernicieuse des mauvais exemples. On ne saurait trop encourager et multiplier ces Patronages: il en faudrait dans toutes les paroisses; c'est ainsi qu'en affermissant l'esprit chrétien chez l'enfant on le fait pénétrer dans la famille. Qui ne sait, qui ne voit que l'enfant devenu homme et citoyen, se montre, se reproduit tel qu'il a été dans son jeune âge?

Venir en aide à ces Œuvres de Don Bosco, c'est faire acte de charité parfaite et de vrai patriotisme chrétien.»

LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

ITALIE.

BOLOGNE « la docte », suivant l'expression consacrée, avait eu l'honneur de convoquer dans ses murs pour le premier Congrès International, les amis de Don Bosco de toutes les parties du monde. Ce qu'ont été ces jours aux « splendeurs inoubliables » nous l'avons dit et tout le monde s'en souvient encore. A l'approche du deuxième anniversaire de cette date mémorable, il convient de parler d'une des résolutions prises alors, et qui est devenue en partie un fait accompli. L'avenir nous en démontrera la pleine efficacité.

Au milieu des applaudissements qui retentissaient encore au lendemain des assemblées, notre vénéré Supérieur Don Rua, profondément ému de l'accueil bienveillant et empressé de nos Coopérateurs, promit d'envoyer dans le cours de l'année 1896 les fils de Don Bosco, non plus seulement pour dresser à Bologne la tente du voyageur, mais pour s'y établir définitivement au profit des enfants pauvres de la cité.

L'année 1896 allait finir et l'on pouvait déjà craindre que cette parole de notre Supérieur général ne dût être une promesse à longue échéance, quand le 8 décembre dernier les Salésiens sont allés demander une place au foyer de la Bologne charitable.

Ils étaient venus si humblement, si pauvrement, les fils de Don Bosco, que Bologne ne sut pas d'abord qu'elle les possédait; aussi, par une grâce qui sera la bénédiction de cette œuvre, nos confrères ont goûté au début plus d'une amertume et bien des privations. Mais bientôt les âmes charitables sont accourues en nombre. Un Patronage était ouvert: plus de trois cents enfants en occupèrent rapidement le local, et dès lors cette fondation bénie prospéra autant que peut prospérer une œuvre naissante.

Mais l'installation n'est que provisoire. S. É. le cardinal Svampa, avec le concours de quelques personnes charitables, a acheté un vaste terrain au prix modique de 50.000 frs. Il y aura sur cet emplacement une belle et grande église, un Internat,

des ateliers, un Patronage, etc., etc. Plus tard toutes les bonnes œuvres y trouveront place. Et l'on verra alors, dit un journal de la région, que « les étincelles occasionnent parfois de grands incendies. »

Aux années de sa jeunesse, celui qui est aujourd'hui l'Ange de l'Église de Bologne vit Don Bosco. Notre vénéré Père jeta sur lui un regard bienveillant, posa les deux mains sur sa jeune tête et le bénit avec amour. Notre Fondateur avait-il entrevu dans cet enfant le futur cardinal, le grand protecteur des Salésiens...? Don Bosco ne le dit jamais, mais aujourd'hui nous comprenons cette attention vis à vis de celui qui a pris place parmi les plus grands princes de l'Église, et dont le nom restera inscrit en lettres d'or au frontispice de notre Oratoire de Bologne.

NIZZA MONFERRATO. — Une joute de catéchisme. — Au Patronage dirigé par les Sœurs de Marie Auxiliatrice en cette ville, a eu lieu, ces mois derniers, une fête charmante. Il s'agissait de la première joute de catéchisme. M. le Curé de la paroisse et plusieurs autres prêtres voulurent bien honorer de leur présence cette réunion pieuse. Un hymne de circonstance ouvrit la séance; puis, pendant une heure et demie, questions et réponses, demandes et objections se succédèrent sans aucune lassitude de la part des assistants, tant il y avait de verve, de *brio* aimable dans la discussion.

La reine de la joute, qui avait conquis ses lauriers au prix d'une étude sérieuse, reçut en récompense une belle montre en argent. Quatre princesses et autant de dames d'honneur, qui composaient sa cour, eurent aussi la leur. Enfin toutes les concurrentes reçurent un souvenir de cette soirée qui, pour être la première de ce genre, n'en a pas moins été parfaitement réussie.

CHIERI. — Bénédiction d'une nouvelle église dédiée à Marie Auxiliatrice. — La ville de Chieri, si chère aux cœurs salésiens à cause des souvenirs qui y a laissés notre bon Père Don Bosco, a vu surgir

comme par enchantement une ravissante église. La hardiesse du plan n'a eu d'égal que la rapidité de l'exécution. Commencée en mars 1896, elle était presque terminée après huit mois de travaux poursuivis avec la plus intelligente activité.

La bénédiction de ce nouveau sanctuaire dédié à Marie Auxiliatrice a été célébrée par trois jours de solennités.

Le samedi 7 novembre, Don Rua était reçu à la station de Chieri par Don P. Albéra, Directeur spirituel de notre Pieuse Société, Don Modeste Davico, Supérieur de notre établissement de la ville, et par plusieurs autres membres du clergé diocésain.

A 5^h, on procéda à la bénédiction liturgique, et vers 6 heures une multitude saintement impatiente envahit le temple où des milliers de voix chantent un *Te Deum* solennel.

Le lendemain dimanche, les cérémonies se continuaient au milieu d'une affluence considérable de fidèles venus pour gagner les Indulgences et pour admirer le gracieux édifice. Ce jour-là, un de nos confrères de l'Oratoire de Turin, Don T. Pentore, prononça un remarquable discours à propos duquel le *Cittadino Chierese* a écrit: « Tous les docteurs révolutionnaires qui demandent la fermeture des églises auraient dû venir entendre l'orateur. Ils auraient appris qu'en vidant les églises on remplit les prisons. »

Les cérémonies du lundi n'ont été ni moins belles ni moins suivies.

Comment passer sous silence une délicate attention de Mgr l'Archevêque de Turin? Au cours des solennités Sa Grandeur a daigné honorer d'une visite notre établissement de Chieri. Reçu par nos confrères au seuil de la nouvelle église, il y pria pendant quelques instants devant le maître-autel, et se prêta ensuite avec la plus paternelle bienveillance à la réception solennelle que voulaient lui faire les enfants du Patronage dirigé par les Filles de Marie Auxiliatrice.

Nous devons féliciter nos chers Coopérateurs de la région de la constance avec laquelle ils ont soutenu une œuvre aussi nécessaire, sans doute, mais dont le coût aurait découragé une population moins chrétienne.

SAN PIER D'ARENA (Gênes). — L'église salésienne de Saint-Gaétan a été témoin, dans les premiers jours de janvier, d'un véritable événement. Chaque soir, quand sur le fond grave du bourdon de l'église le carillon brodait joyeusement des mélodies harmonieuses et perlées, une foule considérable d'hommes se rendait au saint temple. Professeurs et étudiants, patrons et ouvriers, commerçants et industriels, gardes, douaniers et soldats, ils étaient là plus de deux mille pressés dans la vaste nef et attendant l'arrivée du conférencier, Don A. Carmagnola, religieux de l'Oratoire de Turin.

La parole de l'orateur, frappée au coin d'une simplicité éloquente, produisit dans toutes les âmes les émotions les plus efficaces, et bon nombre de retours à Dieu marquèrent chacun des jours de la retraite.

Le Souverain Pontife, informé des heureux effets de cette Mission, avait envoyé une bénédiction spéciale au conférencier et à ses auditeurs.

MILAN. — S. É. le cardinal archevêque chez les Salésiens.

« ... S. É. le cardinal Ferrari est venu visiter l'Oratoire naissant de sa ville archiépiscopale. Reçu par les Salésiens et les membres du Comité, Son Eminence a daigné se montrer très satisfaite de nos efforts, et adresser quelques paroles d'encouragement à nos orphelins. Au cours d'un entretien familier avec les Messieurs du Comité, le cardinal Ferrari trouva quelques paroles brûlantes de charité apostolique dans la paraphrase de ce verset de l'Évangile: « *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* »

« La bienveillance que cet éminent prince de l'Église a pour les fils de Don Bosco, augmentera, s'il est possible, le nombre de nos amis. »

PORTUGAL.

LISBONNE. — Une nouvelle fondation. — Depuis bientôt quatre ans Lisbonne attendait les Salésiens. On leur offrait en cette ville la direction d'une Œuvre fondée par de pieuses dames pour l'éducation des enfants pauvres. Le Successeur de Don Bosco a pu enfin exaucer nos amis du Portugal.

Le 10 novembre 1896, nos confrères désignés pour cette œuvre quittaient notre Maison de Braga, où ils s'étaient réunis.

Aussitôt arrivés dans le nouveau champ que leur confiait la Providence, ils eurent à cœur de réaliser le programme d'action salésienne. Ce programme, ils le connaissaient bien, et le nouveau supérieur, entre autres, l'avait étudié sous Don Bosco lui-même. Quand, il y a douze ans, D. Pierre Cogliolo dit un dernier adieu à sa patrie pour aller travailler par delà les mers au salut des sauvages abandonnés de l'Amérique du Sud, notre vénéré Fondateur lui donna un souvenir. C'était une image de Marie Auxiliatrice sur le verso de laquelle, d'une main déjà défaillante il avait écrit: « *Studiare, laborare, faticare per farsi amare e non temere* — Ne rien négliger, travailler, se donner de la peine pour se faire aimer au lieu de se faire craindre. Ce programme, si simple en apparence, se complique, dans la pratique, de toutes les mauvaises tendances d'une enfance formée à l'école de l'indifférence paternelle. Mais, facilement exécutable ou non, c'est l'idéal salésien. « Et voilà pourquoi, écrivait le nouveau supérieur, nous cherchons par tous les moyens possibles à nous faire aimer de nos élèves, à nous faire considérer par eux comme leurs pères, leurs amis. » L'avenir seul pourra dire quels auront été les résultats de ce programme d'action; mais à coup sûr, il bénéficiera des grâces salésiennes.

Comment ne pas dire un mot des sympathies officieuses que nos confrères ont rencontré à Lisbonne? S. M. la reine Amélie reçut avec la plus grande aménité le supérieur de l'Œuvre, et au jour de Noël, elle voulut être la déléguée du *bon petit Jésus* auprès de nos orphelins.

Toute la famille royale a déjà d'ailleurs fait parvenir à Don Cogliolo l'assurance de sa satisfaction et de son concours.

Pour la fête de l'Épiphanie rien ne manqua au bonheur de la petite famille salésienne. Les zélées dames patronesses avaient organisé une loterie à laquelle vinrent assister le jeune prince héritier et son frère l'Infant Don Manoël. L'on ne saurait dire tout ce qu'ils manifestèrent d'intérêt à nos chers enfants. Plus d'un parmi les assistants dut répéter avec amour et reconnaissance ces paroles que l'Église mettait ce jour là dans la bouche de ses fidèles : *Reges munera offerent, reges... dona adducent,* » — Les rois offriront des présents... ils apporteront des dons.

—o—o—o—

BELGIQUE.

—o—o—o—

LIÈGE. — Le 7 décembre, dernier l'Orphelinat salésien Saint Jean-Berchmans a été honoré de la très bienveillante visite de S. E. M. Nyssens, ministre de l'Industrie et du Travail. Il était accompagné de S. G. M^{gr} Doutreloux, évêque de Liège. Don Scaloni, Directeur de l'Orphelinat, entouré des notabilités catholiques de la ville, c'est-à-dire des principaux bienfaiteurs de la Maison, souhaita la bienvenue aux illustres visiteurs.

M. le Ministre voulut bien examiner avec la plus complaisante attention les principaux objets qui ont figuré à la dernière Exposition des travaux de l'Orphelinat ; il procéda ensuite à une visite complète des divers ateliers : menuisiers, serruriers, mécaniciens, typographes, compositeurs, cordonniers, tailleurs et relieurs. Les dortoirs et les diverses parties de l'Établissement eurent aussi leur tour, ainsi que la belle église de Marie Auxiliatrice, dont l'ensemble et les détails parurent intéresser vivement Monsieur le Ministre.

Dans la salle des fêtes, le distingué cortège trouva tous les enfants en costume de travail ; l'apparition de M. le Ministre est saluée par des applaudissements nourris, tandis que la fanfare joue avec entrain la *Brabançonne*. Un élève ayant lu un compliment, Son Excellence l'embrassa sur les deux joues et prit texte de ses paroles pour adresser aux enfants une allocution pleine de cœur et d'à-propos. — Après avoir dit combien il était touché de la démonstration des Salésiens de Liège et de leurs enfants, M. le Ministre rappelle avec plaisir que deux fonctionnaires élevés (1) lui ont fait sur l'Orphelinat Saint-Jean-Berchmans un rapport très élogieux, mettant en lumière le sérieux de l'enseignement, l'esprit d'ordre et les progrès accomplis. Heureux de constater par lui-même l'exactitude de ce rapport, M. Nyssens offre ses félicitations à Monseigneur Doutreloux, dont cette œuvre est la gloire (*Applaudissements*). L'attitude des enfants atteste combien ils ont au cœur de gratitude pour leurs bienfaiteurs, dont l'état-major s'est réuni aujourd'hui rue des Wallons. Le travail des enfants et surtout les générosités des amis de l'Œuvre salésienne permettront d'achever l'ensemble des bâtiments qu'exige le fonctionnement complet de l'École professionnelle. La

(1) M. Rombaud, Inspecteur général des Écoles professionnelles, et M. Hamellin, Directeur au ministère de l'Industrie et du Travail.

patrie belge se réjouit de posséder une Œuvre qui lui donnera des citoyens excellents et vraiment utiles. Dans une entreprise comme celle-là, les opinions politiques s'effacent devant la grandeur du pays et le bien-être de l'ouvrier, les deux buts sociaux poursuivis par les éducateurs salésiens. Le travail, nécessaire à l'homme, honore celui qui s'y livre avec la conscience de remplir un devoir (*Applaudissements*). En terminant, Son Excellence remercie encore une fois, au nom de la patrie, l'éminent évêque de Liège, ce qui provoque une nouvelle série d'applaudissements prolongés.

Monseigneur Doutreloux remercie à son tour Monsieur le Ministre en son propre nom et au nom des Salésiens d'avoir honoré d'une visite l'Œuvre de Liège. Les enfants garderont un souvenir ému et fier de cette démarche paternelle d'un si digne représentant du Gouvernement, dont les encouragements, venant de si haut, ne manqueront pas de se graver dans l'esprit et le cœur des jeunes apprentis et les aideront ainsi à profiter, dans la mesure la plus consolante, de la formation éminemment sociale qu'ils reçoivent au foyer de Don Bosco.

La fanfare exécute ensuite un très beau morceau de musique sous la direction de M. Achille Bony, qui reçoit de M. le Ministre les plus sincères félicitations.

*
*
*

Deux jours après cette visite, Mgr Doutreloux recevait du Ministère la lettre suivante :

Ministère de l'Industrie
et du Travail
—
Cabinet du Ministre

MONSEIGNEUR,

Il m'est resté de mon excursion à Liège, au bel Établissement des Salésiens, que le pays doit à votre charité et à votre zèle apostolique, une impression aussi heureuse que profonde. Je fais des vœux pour la consolidation et le développement de cette belle œuvre.

Veillez agréer, Monseigneur, en même temps que mes meilleurs remerciements pour l'accueil si aimable que vous avez bien voulu me faire, l'hommage de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

Bruxelles, le 12 décembre 1896.

NYSSENS

D'autre part, nos enfants ayant offert à Son Excellence une *Vie de Don Bosco* à titre de souvenir du 7 décembre, ont reçu, en date du 15 janvier, dernier, une lettre que nous tenons également à re-produire :

Le 15 janvier 1897

Ministère de l'Industrie
et du Travail
—
Cabinet du Ministre

MES CHERS AMIS,

Veillez recevoir tous mes remerciements pour votre hommage du beau volume relatant la vie de dévouement et d'abnégation de Don Bosco, le vénéré fondateur de l'Ordre des Salésiens.

J'ai constaté avec intérêt que cette remarquable publication sortait des presses d'un des Ateliers d'apprentissage de l'Institut des Salésiens. D'autre part, l'excellente re-

liure de ce volume et sa dédicace élégamment composée témoignent de l'habileté déjà grande des ateliers Liégeois. Ce sont-là, Mes Chers Amis, d'heureux présages des progrès constants que vous pourrez réaliser par l'enseignement professionnel qui vous est donné avec tant de zèle et de dévouement à l'Orphelinat Saint-Jean-Berchmans.

Agréiez, je vous prie, avec mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments

NYSSENS

Nous éprouvons une joie que partageront tous les amis de nos Œuvres à constater que la formation professionnelle donnée dans nos Maisons est appréciée à sa juste valeur par un Gouvernement dont les préoccupations et les actes tendent, avec une bonne volonté constante et une compétence indéniable, à procurer le relèvement de l'ouvrier, au sens le plus élevé et le plus pratique de l'immortelle Encyclique « *Rerum Novarum* ».

HECHTEL (Limbourg). — Le 15 décembre dernier, ce pittoresque pays, situé dans les environs de Liège, voyait l'inauguration d'une Maison salésienne, à la grande joie de l'excellente population d'Hechtel.

Messieurs Mallet, trois frères dont la Belgique entière connaît la charité, ont consacré une somme considérable à transformer leur propre demeure en un Établissement d'éducation qu'ils viennent de remettre entre les mains des Salésiens. Un terrain assez étendu permettra de donner aux enfants élevés à Hechtel une sérieuse formation agricole.

Touché de cette générosité, le successeur de Don Bosco, malgré la pénurie de personnel dont il gémit, n'a pu retarder davantage l'ouverture de cette Maison.

Les autorités et la population ont ménagé aux fils de Don Bosco une réception aussi enthousiaste que cordiale, qui impose à ceux-ci un devoir étroit de reconnaissance, et l'obligation de justifier le plus possible la confiance dont ils sont l'objet.

S. G. Mgr Doutreloux, évêque de Liège, qui a fait de l'Œuvre de Don Bosco l'œuvre de son cœur, voulut présider l'installation des Salésiens à Hechtel, afin de souligner encore, aux yeux de tous, l'importance surnaturelle de leur apostolat. Le cortège qui se rendit de la Maison de nos confrères à l'Église trouva sur son parcours une foule sympathique, qui avait décoré avec goût toute une longue avenue. A l'Église, M. l'abbé Franken, vicaire, donna sur les Œuvres salésiennes une conférence magistrale qui mériterait d'être publiée intégralement. — L'orateur, au nom de la paroisse, remercie Monseigneur de l'honneur trop rare que lui a apporté la visite du premier Pasteur du diocèse, et du privilège conféré à Hechtel par l'installation d'une œuvre salésienne, véritable bénédiction pour la localité et la région. Après avoir raconté quelques traits judicieusement choisis de la vie de Don Bosco, et déterminé ainsi un courant de vive sympathie, M. l'abbé Franken fit un tableau animé de l'extension prise par l'Œuvre, non seulement en Italie, mais en France, en Autriche en Espagne, en Amérique, et du bien immense qu'elle opère partout. Il constata ensuite que cette Œuvre avait sa place toute marquée dans le diocèse de saint Lambert et sous un évêque dont la devise est « *charitas œdificat* » — la charité édifie.

Les trois bienfaiteurs des Salésiens d'Hechtel furent ensuite loués avec une délicatesse très sacerdotale. Enfin l'orateur adressa aux fils de Don Bosco, et dans les termes les plus chaleureux, de touchants souhaits de bienvenue, leur promettant l'estime et l'affection du peuple et du clergé.

Monseigneur l'évêque de Liège a tenu à donner à la Maison naissante un gage particulier de sa haute et paternelle sollicitude: un ciboire richement orné. Messieurs Mallet voudront bien aussi agréer l'expression renouvelée de notre profonde gratitude; le don magnifique de la maison, des meubles et d'un vaste terrain n'a pas suffi à leur besoin de générosité: ils y ont ajouté une chasuble précieuse, ornée de broderies d'or et estimée à plus de mille francs. Signalons également la gracieuse statue de saint Louis de Gonzague offerte par M. l'abbé Braekers, curé d'Hechtel. Nos remerciements doivent aussi aller à l'orateur du jour, et puis au digne bourgmestre, M. Bijroet, qui, au cours de la représentation donnée par nos enfants de l'Oratoire de Liège, eut l'amabilité de faire dans la salle une collecte en faveur de la nouvelle Maison. Nous voudrions pouvoir dire notre reconnaissance à tous nos amis de la région; le Directeur d'Hechtel, Don François Tommasetti, se fera un devoir et un plaisir de les voir individuellement à mesure que ses occupations le lui permettront.

Mais dès aujourd'hui nous pouvons promettre à nos chers bienfaiteurs la récompense assurée à qui fait l'aumône pour l'amour de Notre-Seigneur.

ESPAGNE.

SAINT-VINCENT (Barcelone). — Le Noviciat de nos Maisons d'Espagne est dans un état florissant. La dernière prise d'habit comptait trente-deux novices; le même jour douze novices faisaient leur *profession religieuse*. Cette fête intime a été présidée par Don Philippe Rinaldi, Inspecteur des Œuvres de Don Bosco en Espagne.

MALAGA. — L'Oratoire salésien Saint-Henri, fondé en décembre 1894, est en pleine prospérité. On y voit déjà des ateliers de menuiserie, de tailleurs et de cordonniers pourvus de toutes les machines nécessaires, grâce à la générosité d'une bienfaitrice. Après avoir surmonté de réelles difficultés, on a pu installer une belle machine d'imprimerie et doter ainsi l'Oratoire d'un nouvel atelier. L'Œuvre salésienne exerce son action sur 325 enfants, dont 77 internes, ces derniers exclusivement à la charge des Salésiens. Quant à ceux qui fréquentent l'Externat, ils sont si pauvres qu'il faut les vêtir, leur donner les fournitures scolaires et même un morceau de pain, si l'on veut qu'ils prennent quelque chose vers le milieu de la journée; la plupart de ces pauvres petits ne prennent aucune nourriture entre les premières heures de la matinée et les dernières de la soirée. Les Salésiens seraient heureux de pouvoir leur offrir à midi un peu de soupe, surtout durant l'hiver. Nous faisons des vœux pour que l'appel chaleureux adressé par le Directeur à nos amis de Malaga détermine un courant considérable de charité pressée.



AMÉRIQUE DU SUD

BOLIVIE

PREMIÈRES FONDATIONS SALÉSIENNES

(Lettre de S. G. Mgr. Costamagna.)

(Suite) (1).

Oruro. — Quel accueil! — Au palais de la préfecture. — Une charmante surprise. — Des Indiens musiciens. — Un millier de confirmés.

DES réceptions joyeuses nous causaient la plus vive surprise; notre étonnement dépassa toute limite lorsque, après avoir traversé encore d'immense plateaux inondés, et cotoyé le lac de Poopo, nous arrivâmes enfin au coucher du soleil à Oruro, chef-lieu de province et point terminus du chemin de fer. Notre infatigable petite machine n'était pas encore arrêtée quand, mêlé aux fanfares joyeuses de la musique militaire de la ville, éclata un hurrah formidable de toute la population d'Oruro, qui avait envahi la gare et les rues avoisinantes.

Sur le quai, nous fûmes accueillis avec la joie la plus sincère, j'allais dire la plus débordante, par M. Samuel Gonzalez-Portal, avocat et préfet de la ville, par deux représentants du Gouvernement suprême de Sucre, délégués pour nous recevoir, par tout le clergé d'Oruro, les autorités scolaire et militaire, par le corps de la Sûreté.

Après les premiers compliments, le cortège s'ébranle. Plusieurs voitures de gala nous attendaient: mais la foule nous empêcha d'y monter. M. le Préfet après avoir fait dégager les abords de la gare, résolut de nous accompagner jusqu'à notre logement. L'entreprise était passablement malaisée. Une nuée d'enfants, blancs ou Indiens, com-

me s'ils avaient deviné que des amis venaient de leur arriver, se précipitaient sur nous, en poussant des vivats enthousiastes, pour baiser la main des prêtres, l'anneau pastoral et la croix pectorale de l'évêque.

De temps à autre, une véritable pluie de fleurs nous aveuglait, nous suffoquait, menaçant de nous ensevelir. La joie de ce bon peuple d'Oruro semblait toucher au délire. Enfin, à la nuit tombante on put arriver au palais de la préfecture, où tout était prêt pour recevoir les fils du grand Don Bosco qui sont aussi les vôtres, bien-aimé Père Don Rua.

Sur le seuil du palais nous primes congé du peuple, mais les autorités, au grand complet, s'engagèrent avec nous dans l'escalier monumental de la préfecture et prirent part au repas de gala que M. le Préfet voulut bien nous offrir. Nous étions encore à table quand arriva de Sucre, capitale de la République, un télégramme à mon adresse. J'en donnai publiquement lecture. En voici le texte:

Illustrissime évêque salésien Costamagna,

JE SALUE RESPECTUEUSEMENT EN LA PERSONNE DE VOTRE SEIGNEURIE ILLUSTRISSIME LA DIGNE CONGRÉGATION QUI FONDERA EN BOLIVIE LE PROGRÈS INTELLECTUEL ET LA PERFECTION MORALE DE NOTRE CLASSE OUVRIÈRE. LE GOUVERNEMENT SUPRÊME SE RÉJOUIT D'UN ÉVÈNEMENT SI HEUREUX, ET MOI JE ME METS A VOS ORDRES COMME VOTRE SERVITEUR TRÈS AFFECTIIONNÉ.

N. OCHOA

*Ministre de l'Instruction publique
et de la Colonisation.*

Je répondis sans retard pour remercier en votre nom, bien-aimé Père Don Rua, le Gouvernement suprême et l'assurer que désormais les Salésiens regarderaient la Bolivie comme leur seconde patrie.

Un peu plus tard je reçus d'autres télégrammes, nombreux et tout aussi bienveillants, de la préfecture de la Paz, de Mgr l'Archevêque et de l'administration archiepiscopale de Sucre. Vous devinez que le réseau télégraphique de la Bolivie a été mis

(1) Voir *Bulletin* de février 1897.

largement à contribution ce jour-là en l'honneur des Salésiens.

Pour nous, au milieu de toutes ces démonstrations, nous rendions grâces à Dieu et à la Vierge Auxiliatrice; et plus d'une fois j'ai entendu quelques-uns d'entre nous s'écrier: « Quelle joie doit goûter, au ciel, notre bon père Don Bosco! C'est lui, très certainement, qui, de là-haut, nous prépare ces gracieuses surprises. »

Le lendemain matin, après la messe, tandis que nous parlions de l'altitude d'Oruro (3700 mètres), et par conséquent de la difficulté que nous éprouvions tous à respirer, une musique étrange vint frapper nos oreilles. Sur le champ nous nous mettons aux grandes fenêtres du palais, qui donnent sur la place de la préfecture, afin de voir si ce concert extraordinaire avait quelque relation avec notre venue. Nous avons touché juste. Un groupe curieux d'artistes Indiens, fendant la foule massée sur la place, marchait vers la préfecture. Deux femmes indiennes, point jeunes du tout, bizarrement vêtues, coiffées d'un chapeau blanc, faisant flotter une banderole blanche aussi, tout en marquant le pas avec un luxe de sauts et de pirouettes, et puis s'arrêtant, précédaient le groupe étrange, composé d'une douzaine de musiciens. Soufflant dans une rustique flûte de roseau, ces braves gens s'acharnaient à ressasser la phrase unique d'une mélodie aussi monotone que mélancolique; un tambourin sur lequel on tapait avec une vigueur inquiétante marquait le rythme; enfin les deux *alcades*, celui qui sortait de charge et celui qui venait d'être élu, tous deux étonnamment dépenaillés, fermaient la marche. L'*alcade* récemment entré en fonctions portait, comme insigne de son autorité, un bâton historié d'argent. Sans demander à qui que soit la moindre permission, la cohorte harmonieuse (?) pénétra dans le palais et gravit l'escalier pour arriver auprès de l'évêque. Ne l'ayant pas trouvé, les pauvres musiciens descendent dans la cour d'honneur, et, rangés en cercle, continuent leur concert impossible, avec accompagnement du tantam du fameux tambour.

Après avoir acquis la certitude que cette gent *jouante* tenait absolument à me voir et à me saluer, je descendis dans la cour d'honneur pour leur dire combien leurs gracieuses démonstrations me trouvaient reconnaissant; et tandis qu'ils s'escrimaient à souffler dans leurs instruments plus que champêtres, je passai au cou de chacun d'eux un magnifique scapulaire du Sacré-Cœur, de laine écarlate. C'est un don qui les rend toujours heureux. Je gardai pour la bonne bouche les deux *alcades* qui, se croyant oubliés, se présentèrent devant moi: « *Nosotros querer también escapulario* - dit l'un d'eux - *yo ser el alcade viejo, y estre oto el joven*. - Nous aussi nous voulons un scapulaire; moi être l'*alcade*

ancien, et cet autre, le jeune. » — Je les contentai sur le champ et pris congé du groupe en bénissant tous ceux qui le composaient. Se remettant à jouer, mes exécutants sortent sur la grande place et passent la matinée entière à parcourir la ville, ornés de leur scapulaire, sans le moindre respect humain, et sans se lasser de servir au public des bouffées de faux accords rythmés en *fifi* et *ton-ton*.

Pauvres Indiens! avec leur naturel si heureux, quel dommage de les voir s'adonner à l'ivrognerie! Quand ils ont bu, ce qui leur arrive souvent, ils cessent d'être eux-mêmes, pour devenir de véritables brutes, — *Quibus non est intellectus*.

Avant de partir pour La Paz j'administrai le sacrement de confirmation. Ce jour-là, l'église offrit un spectacle indescriptible. Dans les pays de Missions, tout le monde le sait, on a coutume de confirmer même les tout petits enfants. En vertu de cet usage édifiant, on me présenta en une seule fois plus de mille enfants réellement tout petits. Pour les adultes, on avait décidé de la leur donner à mon retour seulement. L'excellent curé avait organisé toutes choses pour le mieux; mais à peine avais-je commencé à donner le sacrement, que je vis la table de communion prise d'assaut. Chacun voulait passer le premier. Devant cette pieuse révolution, je me retirai à l'autel, en donnant ordre aux prêtres, à mes Salésiens et à deux gardiens de la paix de faire défiler les confirmands un à un au pied de l'autel. Mais en un clin d'œil, enjambant la balustrade, tous ces chers petits envahissent le sanctuaire et se pressent autour de moi dans un désordre inénarrable. Indiens, Indiennes, soldats et surtout enfants de tout âge, il y avait de tout dans cette foule d'assiégeants. Je continuai quelques instants encore à donner la confirmation, mais j'eus bientôt, entouré du clergé, battu en retraite jusque dans la sacristie, en commandant aux gardiens de la paix de n'introduire que quatre personnes à la fois. Je me croyais sauvé: il n'en était rien. L'empressement intempestif fut tel, que plusieurs petits enfants se trouvèrent mal. Mœurs de barbares, direz-vous: mais allez donc apprendre à ces pauvres Indiens ce que c'est que l'ordre et la discipline! Je n'entreprends point de vous dire combien ces émotions et ce mouvement nous avaient secoués: pour moi, j'ai encore l'impression d'avoir pris part à une bataille rangée.

Dieu aidant, le jour où nous devions quitter Oruro était arrivé. Mais d'autres que nous ayant retenu les places de l'omnibus, nous fûmes contraints de passer trois jours de plus au milieu de cette population enthousiaste. — « Ce retard doit être une disposition de Providence, » nous dit le digne curé, heureux de pouvoir nous garder davantage auprès de lui. Il avait raison. Sans ce contretemps, nous aurions eu le désagrément de

passer toute une nuit dans une misérable hutte, sans pain et sans feu : la voiture que nous devions prendre eut un essieu cassé en route. Il va de soi que les voyageurs eurent beaucoup à souffrir par suite de cet accident.

Au moment de notre départ définitif, l'excellent Préfet de la ville, qui nous avait constamment entourés d'une sollicitude vraiment paternelle, voulut nous munir de quelques provisions et nous accompagner au bureau de la diligence. Là, ce sympathique magistrat recommanda énergiquement à notre conducteur de ne point fêter le carnaval, au moins durant les trois jours de voyage, ce qui lui vaudrait de ne pas précipiter dans quelque gouffre ses voyageurs. M. le Préfet me demanda ensuite ma bénédiction, nous embrassa tous cordialement, et la voiture s'ébranla.

Tribulations de l'équipage. - Hommage des autorités civiles et religieuses des pays traversés. - Le délire du carnaval.

Nous n'avions pas encore parcouru un mille que nous étions fixés sur les qualités négatives des mules attelées à notre malheureuse diligence. A six, les pauvres bêtes ne valaient pas un cheval médiocre. Et le plateau d'Oruro devenait de plus en plus impraticable, à cause de la boue produite par des pluies diluviennes. Alors, au lieu de contempler les mirages féériques dont nous étions déjà favorisés, la caravane entière descend sur la route; les uns précèdent la voiture, d'autres la poussent, pendant que quelques-uns stimulent notre attelage apocalyptique.

Pendant un certain temps, on se divertit quelque peu à ce jeu. Mais, comme nous étions à quatre mille mètres d'altitude, la raréfaction de l'air ne tarda pas à nous incommoder assez péniblement; aussi, la pâleur de l'un, l'angoisse de l'autre, la lassitude d'un troisième nous obligèrent à remonter successivement dans notre voiture. Mais les pauvres mules, qui ne l'entendaient pas de cette oreille, rassemblèrent toutes leurs forces... pour se camper résolument sur leurs quatre pieds, comme pour protester qu'on ne leur ferait pas faire un pas de plus. Elles tinrent parole. Le conducteur, criant, sifflant, menaçant, dut s'arrêter, épuisé : plus d'espoir ! A ce moment précis, une idée géniale traverse son cerveau. Dégingolant de son siège, il charge sa voiture de cailloux de grosseur plus que raisonnable; se hissant ensuite de nouveau sur son siège ainsi lesté, il prend les rênes dans la main gauche et emploie la droite à faire pleuvoir les cailloux sur le malheureux attelage, qui, entendant à merveille ce langage, trouve dans sa propre faiblesse un renouveau de force pour s'élan- cer avec désespoir sur la route. Nous mar-

chions enfin. Mais la provision de projectiles une fois épuisée, les mules se dirent que le moment était venu de reprendre haleine. Nouvelle halte. Rapide comme l'éclair, le conducteur passe les rênes au coadjuteur Bonelli, saute à terre, s'arme d'une taravelle garnie d'anneaux de fer et tombe à bras raccourcis sur ses pauvres bêtes. Dès les premiers coups, je me mis à la portière et criai à cette brute : « Assez : que fais-tu donc ? Remets en place cette taravelle : ce bâton suffira bien. » — Il s'agissait d'un magnifique *alpenstock*, souvenir d'un de nos Coopérateurs d'Italie.

— Et si je le casse ? me dit le voiturier.

— Tant pis ! Mais, de grâce, n'assomme pas ces pauvres bêtes.

Après une demi-heure de halte forcée, nous pûmes enfin repartir.

Vers le soir, à 8 heures, nous arrivions à Caracollo, qui signifie *col pelé*. Le coadjuteur Nicolas, qui nous suivait avec les bagages, n'arriva qu'après dix heures du soir, et en très mauvais état; le pauvre ami avait dû laisser son camion dans un bourbier, et fournir le reste de la route sur un mulet, sans rien qui ressemblât à une selle. Le curé et les autorités civiles de ce pays, après avoir eu la bonté de venir à cheval à notre rencontre à une distance de trois milles, mirent le comble à leurs amabilités en nous traitant d'une façon toute cordiale.

Le lendemain, après avoir successivement célébré la messe — cette paroisse ne possédant qu'une seule aube — nous reprîmes la diligence. Cette fois-ci les mules étaient des bêtes superbes, jeunes, robustes, pleines de feu, si bien que la lourde patache paraissait avoir des ailes. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivions à Sica-Sica (prairies abondantes), centre important de population indienne gouvernée par un préfet. Sur la place principale, des milliers de personnes, en proie à un véritable délire carnavalesque, mangeaient, buvaient, dansaient et criaient à gorge déployée. Tout ce monde en goguettes portait des vêtements où les couleurs du spectre solaire ne se mariaient nullement : vert, écarlate, blanc, rose, jaune, bleu, rouge feu, tous les tons les plus crus se heurtaient de la façon la plus réussie. M. le préfet de Sica-Sica ne tarda pas à se présenter à nous, pour nous persuader de laisser nos valises dans l'omnibus, tout au milieu de la place, en nous assurant que personne ne toucherait un fil de ce qui nous appartenait. C'est ce qui arriva, je le reconnais avec plaisir. Ce haut fonctionnaire nous conduisit ensuite à l'hôtel et pourvut à nos besoins avec une délicatesse exquise. Tandis que nous prenions notre réfection, un orage épouvantable, qui nous avait poursuivis toute la journée sans jamais pouvoir nous rejoindre, passa au-dessus de Sica-Sica, sans doute pour rafraîchir le chemin qui nous restait

encore à parcourir. Cet orage sema un déluge d'eau et de la grêle en quantité; mais une demi-heure après, quand nous reprîmes notre voyage, le soleil daigna de nouveau se mettre de la partie, au point que jusqu'à notre arrivée le temps se maintint au sec, quoique nous fussions en pleine saison de pluie équatoriale. En cela comme en tout le reste, nous reconnaissons l'effet des prières nombreuses et ferventes que font pour nous nos chers confrères, nos amis et nos Coopérateurs.

Entre cinq et six heures du soir, nous eûmes à passer près d'une région étroite et très longue, peuplée d'Indiens et appelée *Pataca-Amaya* (Cent morts), où les orgies de ce malheureux carnaval abrutissaient également ces pauvres gens. Nous cherchons la petite église: elle était fermée. A chaque pas, ce sont des groupes d'Indiens, qui, au son du *Charango*, du tambour, de la flûte et d'une sorte de biniou, dansent, se livrent à des beuveries dégradantes, poussent des cris sauvages. Et penser que ces scènes dégoûtantes, commencées le matin même, vont durer plus de trois jours! Les malheureux! L'un tombe d'un côté, l'autre, un peu plus loin, râle au milieu de convulsions affreuses: peut-être se réveilleront-ils dans leur éternité, sans être sortis du terrible hébètement où les plongent leurs crapuleuses débauches. La conscience leur dira avec énergie que le jour du Seigneur doit être respecté; les tombes nombreuses de leurs pères, alignées en rangs pressés dans le cimetière placé sur la colline qui domine le pays, crient à chaque instant que tout passe et que Dieu attend à son tribunal, bientôt peut-être, la génération d'aujourd'hui: rien n'agit plus sur eux: ils ne sentent plus rien. On est en carnaval, et cela suffit. En carnaval on a mieux à faire qu'à s'occuper de son âme ou de Dieu: plus de frein pour les sens! C'est le règne du démon, l'heure de la puissance des ténèbres.

JACQUES COSTAMAGNA,
 Evêque titulaire de Colonia en Arménie
 Vic. apost. de Mendez et Gualaquiza.

(A suivre)

TERRE DE FEU

ILE DAWSON

Accroissement du nombre des chrétiens.

(Lettre de Don Antonini Grosso.)

Ile Dawson, 17 août 1896.

BIEN-AIMÉ PÈRE,

JE vous aurais écrit plus tôt, mais je ne l'ai vraiment pas pu et vous voudrez bien m'excuser. Voilà trois ans déjà que je vis au milieu des Indiens Fuégiens et Acalufes

sans vous avoir jamais rien écrit au sujet de ces pauvres enfants de la forêt. Je vais faire cesser ce long silence, en profitant de mon courrier pour vous parler de la belle fête que nous avons célébrée avant-hier, 15 août, en cette Mission de Saint-Raphaël (Ile Dawson).

Le soir du 6 août vit commencer la neuvième de l'Assomption, que tous nos chers Indiens, fuégiens pour la plupart, firent avec un véritable élan de piété.

Le matin de la solennité, à 7 heures, fut célébrée la messe de communion, avec allocution de circonstance. Les Indiens s'approchèrent de la sainte Table au nombre de soixante-quinze. Sœur Antoinette Tapparelli, qui tint l'harmonium avec la maîtrise que vous savez, concourut à augmenter la splendeur de la cérémonie.

A 9 heures une seconde Messe fut célébrée; la musique instrumentale de la Mission, composée d'Indiens, y joua plusieurs morceaux choisis de la *Messe de la Sainte-Enfance*, de Mgr Cagliero, et un motet de Mgr Costamagna. Eu égard à la culture très rudimentaire de ces pauvres Indiens, je vous assure, vénéré Père, que c'était merveille de les voir se servir de leurs instruments.

La messe finie, dix adultes âgés d'environ trente ans, tous Indiens de la Terre de Feu, se présentèrent pour recevoir le saint Baptême. Les cheveux coupés, vêtus avec décence, et, ce qui importait plus encore, le cœur débordant d'une foi très vive, en un mot, bien préparés, tout en eux disait combien ils étaient heureux d'embrasser la religion catholique. Après avoir reçu le sacrement de régénération, pleins d'une consolation inexprimable, ils se rendirent dans leurs cases respectives, pour partager avec leurs femmes et leurs enfants la joie dont ils étaient remplis.

Après le repas de midi, la musique entretint toute la population dans l'allégresse, en jouant plusieurs morceaux sur la place Marie-Auxiliatrice.

Le soir, à cinq heures, on chanta solennellement les vêpres avec accompagnement d'harmonium. Un discours ardent mais bref, le chant en musique des litanies de la Sainte Vierge et du *Tantum ergo* furent suivis du salut du T. S. Sacrement. La fête fut couronnée par le chant du cantique *Con el Angel de Maria* — Avec l'Ange de Marie —, l'hymne national, en quelque sorte, de nos Indiens; la musique instrumentale soutenait les voix.

Mais je tiens à vous dire, bien-aimé Père, une attention toute maternelle de la Vierge de Don Bosco. Précisément ce jour-là, où nous fitions son Assomption, notre chère Madone voulut prêter à notre joie quelque chose de plus radieux et de plus doux, en y associant un nouveau groupe de vingt-trois Indiens fuégiens. Voici en deux mots

Mission salésienne de l'île Dawson (Terre de Feu)



Intérieur de l'église
Vue de la terre de Feu
Une famille fuégienne civilisée

La pêche des phoques
Indiens fuégiens

Canot construit avec des
débris de cötaccé
Vue de la terre du Feu
Indiens de la Mission

l'histoire de cette gracieuse surprise. Depuis onze mois, nous avions envoyé deux indigènes à la recherche de sauvages que nous voulions attirer dans notre Mission : ces deux messagers, Octave Bagnastro et Léonce Rodriguez, ne nous avaient plus donné de leurs nouvelles. Bien souvent nous nous étions dit : — Pauvres Indiens ! où peuvent-ils donc bien être ? On a dû les tuer... — Je dis tuer parce que dans toute la Terre de Feu on abat ces pauvres gens comme on ferait d'animaux féroces. Nos craintes ne s'étaient pas réalisées : Marie Auxiliatrice voulait garder à notre Mission ces deux bons chrétiens ; bien des fois on avait tiré sur eux, mais sans les atteindre.

Le 5 août, un de nos indigènes se précipite vers moi et me dit : — *Padre, mi luc cau cau tierra otro lado* ; — Père, j'ai vu du feu sur la terre de l'autre rive. — Tout heureux de la nouvelle, je cours dans ma chaumière, je prends ma longue-vue et me dirige vers la montagne pour savoir au juste à quoi m'en tenir. De fait, je distingue dans le lointain quatre feux. Me retournant aussitôt vers mon compagnon, je lui dis : — C'est Octave qui nous appelle. — En effet, quand les Indiens allument quatre feux, assez éloignés l'un de l'autre, c'est un signe certain qu'ils demandent du secours. Je retournai en toute hâte à la résidence pour informer mon Supérieur de ce qui se passait. Sans perdre de temps, celui-ci fait arranger notre canot, qui était quelque peu endommagé, et s'embarque pour la Terre de Feu. Vers le soir nous le voyons revenir seul : Octave est bien sur la rive opposée, mais n'ayant pas sa femme avec lui, il refuse de venir à la Mission.

A cette nouvelle, je m'offre à partir à mon tour pour la Terre de Feu, mais avec la goélette *Marie Auxiliatrice*. Mon Supérieur consent, et me voilà embarqué. J'emportais trois sacs de pain et la moitié d'une vache. Au moment où nous levions l'ancre, c'est à peine si une brise légère agitait nos voiles ; mais vers midi cette brise soufflait en tempête, au point de mettre en danger notre vaisseau en miniature. Nous côtoyons presque toute la côte chilienne de la Terre de Feu, mais sans l'ombre d'un résultat. Vers cinq heures du soir, je découvre enfin, à l'aide de ma longue-vue, un Indien qui marche sur la plage et d'un air agité. A force de l'observer, la goélette était arrivée au fond de la *Baia Inutil*, où nous distinguions beaucoup d'Indiens massés sur le rivage. L'équipage et votre serviteur se mirent à crier d'une seule voix : — Octave ! — Je dis ensuite au capitaine : — Abordons et hissons nos couleurs. Je descends à terre pour voir si notre Indien veut venir. — Je fus obéi. Mais ce fut en vain qu'à plusieurs reprises on essaya de mouiller l'ancre : le fond de la mer étant lisse ou sablonneux, la

pauvre goélette courait follement, exposée à chaque instant à se briser contre les récifs. De guerre lasse, je sautai dans une chaloupe avec trois matelots ; enfin, me jetant à l'eau jusqu'au cou, je pus me cramponner à une pierre et aborder. Mais les Indiens se mirent sur la défensive, prêts à en finir avec moi, parce qu'ils nous supposaient des intentions homicides. Je criai alors : — *Amigo ser tuyo, ole Ottavio, capitán ar ; vleehe harri*. — Je suis ton ami, Octave, le capitaine bon ; ne me fais pas tuer avec des flèches. — Octave m'eut à peine reconnu, qu'il vint au-devant de moi tout joyeux et prêt à se rendre à la Mission avec tous les autres Indiens. J'offris à tout ce monde des mouchoirs et de la galette ; en six voyages laborieux de la terre à bord, je réussis à les embarquer, et, grâce à Marie Auxiliatrice, nous pûmes arriver sains et saufs à la Mission vers deux heures de la nuit.

Je termine cette lettre, bien-aimé Père, en vous informant que l'île Dawson contient aujourd'hui quatre cents Indiens, tous en très bonne santé. Je suis chargé de cinquante-sept enfants, qui me donnent beaucoup de consolation. Ils sont à peu près au régime de l'internat, et vingt-cinq d'entre eux sont convenablement instruits. Ils savent lire, écrire et calculer. Ces chers enfants s'approchent tous les dimanches de la sainte Table. J'en prépare dix autres à leur première communion. J'espère qu'ils pourront la faire le jour de la Nativité de la T. S. Vierge, ce qui leur permettra d'exercer ensuite un apostolat au milieu de la jeunesse de l'île.

Salésiens et Filles de Marie Auxiliatrice s'unissent à ces chers Indiens, vénéré Père, pour implorer, en faveur de nos dévoués Coopérateurs d'Europe, les plus abondantes bénédictions ; et pour vous en particulier, nous demanderons à saint Michel de vous obtenir du Seigneur de longues années de vie et des grâces de choix sans nombre.

En vous baisant la main avec le plus affectueux respect, je suis heureux de me dire,

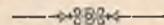
De votre Paternité Révérendissime, le fils très reconnaissant et très dévoué en Jésus et Marie

DON ANTONIN GROSSO,
prêtre, missionnaire de Don Bosco.

PATAGONIE CENTRALE

Une visite aux Indiens Tehuelches

(Lettre de Don Bernard Vacchina)



TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Vous désirez, bien-aimé Père, que vos fils en Jésus-Christ répartis dans les divers centres des pays sauvages vous envoient tou-

jours la relation détaillée de leurs courses apostoliques et des résultats qu'ils obtiennent, avec la grâce de Dieu et les secours de nos généreux Coopérateurs. Ces lettres, outre qu'elles entretiennent l'esprit de fraternité, en rappelant aux confrères d'Europe le souvenir des absents, sont encore de puissants moyens d'éducation sacerdotale, d'édification mutuelle et une consolation pour les âmes chrétiennes qu'encouragent les triomphes de l'Église. Désireux d'obéir à ce désir plusieurs fois manifesté par Votre Paternité Révérendissime, je profite des quelques jours de repos que je prends à la station de Rawson pour vous parler de la visite que j'ai faite aux sauvages de la Patagonie Centrale, après le départ de Mgr Cagliero.

L'occasion de ce voyage m'a été fournie par M. Eugène Tello, gouverneur de la contrée. Ce digne fonctionnaire, bon chrétien et ami dévoué des fils de Don Bosco, sur le point d'entreprendre l'inspection de l'immense territoire soumis à sa juridiction, m'invita à faire partie du corps expéditionnaire. Cette proposition répondait à mes plus intimes désirs ; aussi m'associé-je bien volontiers au projet de Son Excellence. Quoi de plus désirable, en effet, que de voir l'épée se mettre au service de la croix, et, toutes deux, travailler de concert à la civilisation chrétienne et catholique des immenses déserts abandonnés, refuge de la barbarie ? J'ai dit civilisation catholique, et non sans raison, car Messieurs les protestants dépensent ici depuis trente ans, heureusement en pure perte, leur temps et leur argent.

Départ de Rawson. — Notre plan d'action. — Un accident. — Bruits inquiétants. — A travers le désert.

Nous partîmes de Rawson le 2 novembre, suivis des principaux habitants de la capitale, qui nous firent une escorte d'honneur jusqu'à *Gaiman*, colonie anglaise et première étape de notre excursion, où devait se faire la séparation officielle.

Aujourd'hui, dit-on, les affaires politiques se traitent dans les banquets : il faut croire qu'ici, en cette pauvre Patagonie encore sauvage, l'on connaît le genre le mieux porté, puisque l'on fait de même. Le soir, en effet, à notre arrivée, dans une réunion composée en grande partie de protestants, M. le Gouverneur exposa son programme simple à la vérité, mais sage, facilement exécutable et qui recueillit l'approbation générale des assistants.

Le lendemain, 3 novembre, XXII^e dimanche après la Pentecôte, je pus célébrer la sainte messe dans la chapelle de l'École gouvernementale. Outre les catholiques du pays, bon nombre de protestants méthodistes, invités par M. le Gouverneur, étaient venus assister à la cérémonie. Par une heureuse disposition de la Providence, l'Évangile du jour rapportait la réponse de Jésus-Christ

aux Pharisiens : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* » J'en pris occasion pour exposer aussi mon plan d'action, plan bien simple et déjà maintes fois suivi : soutenir les droits de l'État et revendiquer auprès des sauvages ceux de notre sainte Mère l'Église catholique.

Le soir même, notre projet était en voie d'exécution. Mais dès le second jour de marche, nous dûmes nous arrêter par suite d'un accident, qui aurait pu être très fâcheux s'il fût arrivé plus tard : l'avant-train de notre chariot se rompit. Heureusement nous étions encore à proximité des derniers centres habités et la réparation fut bientôt faite.

Cet arrêt obligé, j'allais dire providentiel, nous procura le plaisir d'une rencontre très profitable : celle d'un brave homme, M. Alexandre Stenti, qui retournait des Cordillères, porteur de lettres adressées à M. le Gouverneur. On y annonçait à Son Excellence le soulèvement des Indiens de la tribu de *Sac-mata*, troublée depuis longtemps par les déclamations mensongères d'un soi-disant devin, plus farceur que brave. M. Stenti nous fournit aussi de précieux renseignements au sujet des pays que nous devions traverser et des précautions à prendre. Avant de partir, il nous fit présent d'œufs d'autruche pour varier la monotonie de notre ordinaire. De fait, notre régime n'était pas opulent : de la viande salée et séchée au soleil, de la gallette, et c'était tout. Il est vrai qu'en prévision d'accident ou de maladie, le buffet était garni des douceurs indispensables ; en outre, par la suite, les chasseurs qui nous accompagnaient nous régalerent plus d'une fois de lièvres et de perdrix.

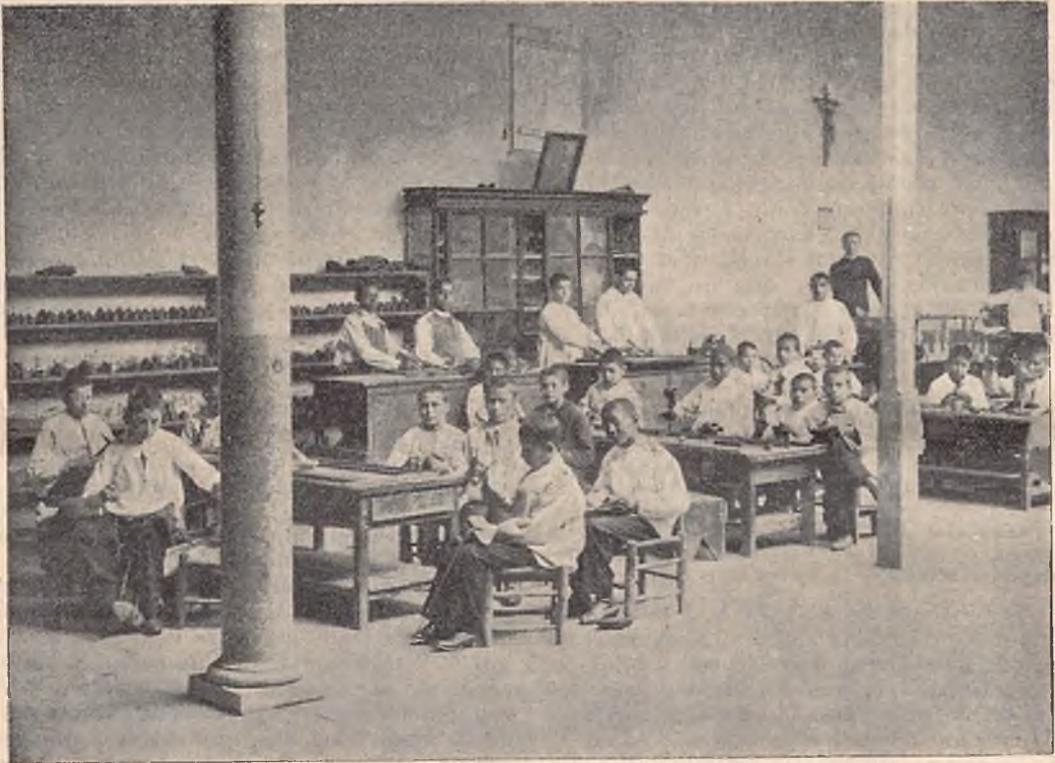
Et puisque je suis en train de vous parler de nos jouissances matérielles, permettez-moi d'achever. Dans ces pays déserts, sans ombre et à une époque de l'année où la chaleur est assez accablante, notre caravane préférerait généralement voyager pendant une partie de la nuit. Toutefois, quand après une journée de marche nous faisons halte pour nous reposer, il nous était donné de nous abriter sous des tentes militaires, véritable délice pour moi, habitué, au cours de mes précédentes excursions, à dormir sous la *culotte* — par trop vaste — des cioux. Ces tentes ont été une bénédiction, converties qu'elles étaient, suivant les occasions et les nécessités, en chapelle, classes, salles de réunion, etc., etc. Quant à notre *système-voyageur*, il se composait d'un simple chariot, suivi d'une trentaine de bêtes de somme, destinées à porter nos imposantes personnes quand la difficulté des chemins nous obligerait à abandonner notre *wagon* — c'est ainsi que nous appelions ce lourd véhicule.

La vallée de *Gaiman*, — que j'ai déjà décrite au cours des précédentes relations publiées,

dans le *Bulletin*, — va toujours se rétrécissant, à mesure que l'on avance dans l'intérieur des terres, au point de n'être plus, à un moment donné, qu'une gorge étroite resserrée entre deux chaînes de montagnes dénudées, où de fréquentes irrptions volcaniques ont détruit toute végétation et toute vie. A peine voit-on par intervalles quelques marmottes effrayées fuir, à l'approche des voyageurs, et se réfugier dans des cavités rocheuses où elles trouvent une citadelle inexpugnable. Parfois aussi, au sommet d'un massif abrupt d'où ils surveillent les nids qui abritent leur progéniture, on à des hauteurs incalculables, les ailes étendues, prêts à fondre sur la proie

nement difficile du Chubut. Chrétien convaincu et fier de ses croyances, il a plusieurs fois fait triompher au Sénat, par l'énergie et l'éloquence de sa parole, l'idée catholique dont il était un des principaux représentants.

Nos diverses étapes ont été: *Valle Superior*, — *Boca de Aguas toma*, — *Cañadón Solado*, — *Campamento Villegas*, — *Valle Alsina*. Nous avons dû parcourir deux désert: l'un a vingt-sept milles de longueur et l'autre cinquante-quatre. Pour les traverser, il faut hâter la marche et ne s'arrêter, s'il est possible, ni jour, ni nuit, car dans ces immenses régions absolument arides on ne trouve ni eau, ni pâturages pour les bêtes de somme. Dans le se



Les petits cordonniers des Salésiens de Lima. (Voir page 81.)

qu'un accident, si ordinaire en ces contrées, peut leur offrir à toute heure, des vols d'aigles et de vautours rompent lugubrement la monotonie du ciel bleu et peuplent l'affreuse solitude des hauts sommets.

Nous aurions vraiment pu mourir d'ennui! Mais M. Eugène Tello n'était pas disposé à périr de cette façon: nature spirituelle et féconde, il nous charmait tous par ses aperçus heureux, ses récits attrayants, sa conversation toujours aimable et savante à la fois. Son Excellence est en effet une des personnalités les plus éminentes de la République Argentine: successivement juge, député, trois fois Gouverneur de l'État fédéral de Jujuy, son pays natal, il était sénateur quand il fut désigné pour le gouver-

cond nous avons cependant fait halte durant quelques heures de la nuit; il m'a été alors donné pour la première fois d'entendre les rugissements d'un lion: ils ne sont pas rares en cette partie du Chubut.

Pendant tout ce long trajet, j'ai eu le bonheur de pouvoir célébrer chaque jour la sainte Messe. Quelle consolation pour moi, pauvre missionnaire, de penser que grâce aux quelques fatigues que je devais supporter, Notre-Seigneur Jésus-Christ sanctifiait de sa présence réelle ces terres encore inexplorées, qui seront un jour le patrimoine de tribus chrétiennes et le théâtre de nouveaux triomphes pour la gloire de Dieu!

(A suivre.)



A TRAVERS les Relations DE NOS MISSIONNAIRES.

GLANES

COLOMBIE. — Plaines de Saint-Martin. — Prémices de cette Mission.

Le *Bulletin* (numéros des mois précédents) a dit à nos chers lecteurs dans quelles conditions plusieurs de nos confrères de Bogota ont pris la charge de la Mission des *Plaines de Saint-Martin*, où le R. P. Calasanz Véla, Dominicain, avait, trente années durant, exercé le saint ministère.

Nous recevons aujourd'hui de bien consolantes nouvelles : « Don Ernest Briata a parcouru toute l'étendue des Plaines et avec le plus grand profit pour les âmes. En quatre mois, il a pu entendre de nombreuses confessions et distribuer la sainte Communion à quantité de personnes; il a aussi administré cent quatre-vingt baptêmes et béni treize mariages. La moisson est abondante, seuls les ouvriers de salut font défaut. Puisse notre vénéré Père Don Rua nous envoyer bientôt des Salésiens prêts à tout souffrir pour le salut des âmes! »

COLOMBIE. — Voilà quelques mois, nos Œuvres de Colombie se sont accrues de deux nouvelles entreprises de salut: l'installation des Salésiens à *Mosquera* et *Funza*, sur le désir d'un prêtre zélé dont le dévouement ne suffisait plus aux besoins spirituels de sa vaste paroisse de dix mille âmes. *Mosquera* et *Funza* exerceront surtout leur action apostolique parmi les enfants, que l'on a commencé à y attirer par la création de deux Patronages du dimanche. Les débuts promettent une abondante moisson spirituelle.

PARAGUAY (Assomption). — Notre regretté M^{sr} Lasagna n'a fait que deux courtes apparitions au Paraguay; mais sa parole enflammée a suscité en faveur des fils de Don Bosco, chez les autorités et dans le peuple, une extraordinaire sympathie.

Ce malheureux pays, que ses récentes infortunes ont réduit à un état lamentable, compte sur les Salésiens. De fait, il y a place au Paraguay pour des dévouements sans nombre. Le seul établissement d'éducation de la capitale est le séminaire où, depuis dix-sept ans, les Lazaristes dépensent des trésors de labeur, de zèle et de science pour former de bons prêtres. Ils y ont réussi. Le clergé du Paraguay, hélas trop peu nombreux, est aussi vertueux qu'infatigable.

Mais la pauvre jeunesse n'avait pas trouvé jusqu'ici les amis spéciaux dont elle a tant besoin.

La désastreuse guerre de la Triple-Alliance, terminée seulement en 1870, n'avait guère laissé

que des veuves et des enfants de 6 à 8 ans. On devine comment a dû grandir une pareille génération. Aussi une statistique récente a-t-elle pu établir que le 95^o des criminels était fourni par des jeunes gens de 18 à 25 ans.

La merveilleuse fécondité du sol est un autre élément de misère, en ce sens que la paresse y trouve un encouragement. A peu près sans travail, la terre produit quantité de choses excellentes, telles que fruits de toute espèce, café, canne à sucre, ananas, céréales variées et légumes succulents. Le peuple se nourrit d'oranges et de mandiocca, plante dont la farine fournit une sorte de pain. Une foule d'arbres donnent des fruits toute l'année, et la vigne, que l'on cultive en grand et avec un certain soin, donne *trois récoltes par an*: une bonne en novembre ou décembre, une autre, ordinaire, en février, et une dernière un peu moins abondante en juin. D'autre part le climat torride du pays est une autre cause de paresse, d'immoralité aussi. Quelque léger que soit le vêtement dont on se couvre il pèse toujours trop; en conséquence, ces pauvres gens se contentent du strict nécessaire et souvent de moins encore... Dans la capitale on arrive à peu près à éviter une tenue par trop scandaleuse; mais il n'en va pas ainsi dans le reste du territoire. Partout, d'ailleurs, on couche sur la terre nue sous un portique, ce qui, vu la chaleur, est loin de favoriser la décence.

Les enfants recueillis par les Salésiens n'ont pu jusqu'ici supporter des chaussures d'aucune sorte.

Le Patronage du dimanche, quelques semaines après sa fondation, comptait déjà plusieurs centaines d'enfants; nos missionnaires les évangéliseront avec fruit quand ils pourront parler convenablement le *Guani*, dialecte du bas peuple.

La première solennité religieuse importante célébrée par les Salésiens a été un triomphe pour la Vierge de D. Bosco. Une magnifique statue de Marie Auxiliatrice, sculptée dans notre Maison de Barcelone, et un très beau tableau, œuvre d'un excellent prêtre, peintre distingué, furent bénis en grande pompe. A la procession qui suivit la communion générale, on remarquait à la place d'honneur LL. EE. le Président de la République et le Ministre de la Guerre, tous deux accompagnés des membres de leur famille.

L'École professionnelle donnera des fruits appréciables quand on aura un local pouvant contenir deux cents internes. Ce local est certainement prêt au moment où nous écrivons, puisqu'il devait être terminé en janvier.

Nous tiendrons nos chers lecteurs au courant de cette résurrection religieuse du Paraguay. Puisse les fils de D. Bosco faire revivre, dans la mesure de leurs forces, les prodiges de vie chrétienne jadis semés sur cette terre par les fils de saint Ignace de Loyola!

URUGUAY. Paysandu. — Les Salésiens ont ouvert en 1890 dans cette ville de l'Uruguay un deuxième Externat (le premier avait été inauguré en 1881). Le but de ces deux Oratoires de garçons est d'élever chrétiennement les fils des émigrants européens qui vont chaque année, en si grand nombre, chercher là-bas la fortune pour ne trouver souvent que la misère.... Nous apprenons par une lettre d'un de nos missionnaires que cette dernière fondation produit les plus heureux résultats et prend chaque jour un nouvel accroissement.

Les Filles de Marie Auxiliatrice, qui n'ont pas voulu rester en arrière dans la voie de la charité, ont tout dernièrement inauguré, elles aussi, dans cette même ville, un deuxième ouvroir en faveur des jeunes filles. Plus de deux cents élèves vien-

avons nous aussi fêté le *Jubilé Eucharistique de S. S. Léon XIII*. Soixante-quinze enfants se sont approchés pour la première fois de la Sainte Table: heureuse coïncidence avec le 75^e anniversaire de la première communion du Pape. Cette journée fut pour nous comme un avant-goût du ciel.

Uribelarrea. — *Toute le monde à cheval.* Les élèves de notre "*École agricole de D. Bosco*" ont fait le 30 Août dernière une romantique promenade jusqu'à *Cañuelas*. Ils ont passé une journée dont le souvenir est ineffaçable. Le bonheur qu'ils ont goûté prouve que leur bien-aimé Directeur, D. Pestarino, ne pouvait leur procurer une plus agréable récompense. Une promenade à cheval de plus de vingt kilomètres, à travers des landes, des prairies, des champs et des forêts, quel plaisir et quelle nouveauté piquante pour des enfants



La musique instrumentale de l'Oratoire salésien de Lima. (Voir page 81.)

ment déjà chaque jour auprès de nos Sœurs. Le dimanche et les jours de fête, elles accourent en si grand nombre que les religieuses peuvent à peine, et au prix d'un dévouement sans mesure, suffire à la besogne.

Que Marie Auxiliatrice protège d'une façon toute spéciale ces deux institutions et leur fasse toujours produire des fruits abondants de salut.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Buenos-Ayres. — On nous écrit: *Les fruits de salut que produit notre Patronage de Saint François de Sales* sont toujours plus nombreux et consolants. L'année dernière, près de douze cents enfants et jeunes gens fréquentaient l'Œuvre. Cette année, ce nombre va toujours augmentant, si bien que nous espérons avoir sous peu environ deux mille présences.

« Le jour de la Saint-Louis de Gonzague, nous

de quinze ans ! Sans compter que la bonne famille Rizzi a satisfait leur appétit juvénile par un excellent et solide repas, à l'américaine, bien entendu. Aussi nos élèves n'ont-ils pas ménagé leurs remerciements à leurs charitables bienfaiteurs.

La population de Cañuelas a fait à nos heureux cavaliers une véritable ovation.

Cette fête a dû finir sans doute, mais elle a laissé dans le cœur de tous, la douce ressouvenance des récompenses bien méritées.

(**Buenos-Ayres.**) — Les solennités de l'Immaculée - Conception ont revêtu une splendeur qu'elles n'avaient jamais eu par le passé.

A la messe, deux prêtres durent s'adjoindre à M^{gr} Cagliero pour distribuer la sainte Eucharistie aux nombreux fidèles qui se pressaient à la sainte Table.

Toutes les autres cérémonies ont attiré une afflu-

ence considérable de chrétiens, mais le fait capital de cette journée est l'imposante procession du T. S. Sacrement. On y voyait quantité de fideles de toute âge et de tout condition; les principaux Cercles de la ville y étaient représentés. Les membres de la *Société Catholique*, de la *Jeunesse Catholique*, du *Cercle des Ouvriers etc., etc.*, faisaient partie du cortège.



Les petits agriculteurs d'Uribelarraea.

Quand la procession fut rentrée dans l'Église salésienne de Saint-Jean l'Évangéliste, Monseigneur Cagliero adressa au peuple une très belle allocution et s'empara si bien du son auditoire qu'à la fin du discours éclata le cri répété de: *Vive Marie Immaculée!*

PÉROU. — **La Maison salésienne de Lima** est une source de vie chrétienne pour de nombreux enfants. Les internes, au nombre de 65, sont répartis entre les ateliers suivants: tailleurs, cordonniers, menuisiers, serruriers, ébénistes; une Colonie agricole naissante en occupe aussi un certain nombre. Tout récemment une fanfare de trente-quatre exécutants a pu être formée.



L'église de la Colonie agricole.

Le Patronage du dimanche réunit plus de deux cents enfants, avec un réel profit pour eux et à la grande consolation de leurs familles. Le jour où les Salésiens de Lima disposeront de ressources moins restreintes et d'un local plus vaste, leur apostolat produira des fruits dont les résultats obtenus jusqu'ici sont un sûr garant.

PALESTINE. — On nous écrit de Nazareth:

« Conformément aux intentions de nos bien-aimés Supérieurs, nous avons résolu de fêter le mieux possible le **cinquantième anniversaire de la fondation du premier Oratoire de Don Bosco**. Nous avons choisi pour cette solennité la fête de l'Immaculée-Conception. Mais par suite des pluies diluviennes qui nous ont forcé à chercher un abri plus sérieux que les voûtes par trop spongieuses de notre premier Orphelinat, la fête dut être renvoyée au dimanche 27 décembre.

» Ce jour-là, l'excellent Vicaire des Frères de Saint-Jean de Dieu a bien voulu chanter la messe dans notre modeste et toute petite chapelle. Le T. R. P. Gardien des Franciscains, malade, s'était fait représenter par le T. R. P. Gabriel, son prédécesseur, et par le R. P. Curé de Nazareth. Au diner, auquel assistaient Don Stéphane, représentant du Patriarche, les Curés grec-catholique et maronite, Don Louis Dudah, le Père Boulos, prêtre grec-catholique attaché à l'Institut des



Corps de bâtiment principal.

Frères, le membre latin du Gouvernement et quelques amis de nos Œuvres salésiennes, divers toasts ont été portés à Sa Béatitudo Monseigneur Piavi, Patriarche, à Don Rua et aux Œuvres salésiennes, à Don Belloni, le fondateur de nos Œuvres en Terre Sainte. Le Directeur s'est attaché à faire ressortir la nécessité de l'union de tous les catholiques afin de lutter contre l'erreur. Il a insisté sur les services rendus par les RR. Pères Franciscains, qui, alors qu'aucun Ordre religieux n'était implanté dans les Lieux Saints, nous ont conservé les sanctuaires les plus vénérés, qui ont subi la persécution, ont eu des martyrs et en ont encore aujourd'hui, puisqu'il y a quelques mois, un des leurs a péri non loin d'ici pour avoir refusé de faire profession de mahométisme. N'oublions jamais ces services et la reconnaissance que nous devons à un Ordre qui a tant fait pour la conservation des Lieux Saints.

« Après le repas, une petite académie a eu lieu: scène comique, dialogues, compliments en arabe et en français. A la fin de la séance, le Directeur prononça sur le sens tout salésien de cette fête une courte allocution résumant l'article paru au *Bulletin* de janvier 1897, au sujet du jubilé de l'Oratoire Saint-François de Sales » (1).

(1) Le 3 novembre 1846, page 9.



GRÂCES de MARIE AUXILIATRICE

Bonté de Marie Auxiliatrice.

Agliana d'Asti, 2 août 1896.

Depuis deux ans je souffrais de rhumatismes articulaires localisés spécialement dans les genoux. Ces derniers mois le mal s'était aggravé au point de m'interdire l'accomplissement de ma tâche journalière. Abandonnée des médecins, j'ai eu recours à Marie Auxiliatrice. Mes supplications n'ont pas été vaines; car actuellement je ne ressens plus aucune douleur. Louée soit donc à jamais la Madone de Don Bosco.

ROSINE APPIANI.

Ceux qui recourent à vous avec confiance, ô Marie, sont toujours exaucés.

Banlieue de Turin, 23 août 1896.

J'ai obtenu par l'intercession de Marie Auxiliatrice une faveur extraordinaire que je vous prie de publier par l'organe du *Bulletin salésien*, si toutefois vous jugez à propos de le faire.

Une de mes filles, âgée d'environ six ans, fut prise dans les premiers jours de juillet d'une forte bronchite qui la réduisit bientôt à toute extrémité. Plusieurs médecins successivement consultés m'avaient laissé entendre que toute espérance de guérison était vaine: « *La malade, me disaient-ils invariablement, pourra encore traîner pendant plusieurs mois une vie languissante, mais jamais elle ne se relèvera de cette chute.* » De fait, chaque jour la pauvre petite s'affaiblissait davantage.... Les hommes étaient impuissants, mais la Mère de Dieu ne pourrait-elle pas opérer ce prodige?... J'accourus au sanctuaire du Valdocco, et là, agenouillée devant le maître-autel, j'invoquai l'Auxiliatrice des chrétiens; je Lui promis une offrande et m'engageai à faire publier la grâce implorée, si je l'obtenais.

Quelques jours après, ma fille éprouva un mieux sensible. Les médecins n'avaient que très peu de confiance en ce qu'ils appelaient un semblant de guérison. Quant à moi, je redoublais de ferveur, et petit à petit ma chère enfant s'achemina vers sa complète guérison. Au moment où je vous écris je la vois courir et jouer avec animation, comme si elle voulait, par une surabondance de vie, manifester

hautement la grâce qu'elle doit à l'intercession de Marie Auxiliatrice.

HERMINIE BOCCHIO.

La médaille de Marie Auxiliatrice

La divine Auxiliatrice des chrétiens vient de nous visiter par une manifestation toute particulière de sa puissance. Le 6 septembre, notre père, déjà âgé de soixante-dix ans, dut se mettre au lit: *l'influenza*, doublée d'une pneumonie, l'amènèrent bientôt aux portes de la mort. Les médecins, appelés en toute hâte, déclarèrent la maladie incurable. O vanité de la puissance des hommes, qui ne peuvent nous venir en aide quand nous en avons le plus grand besoin!...

Une pieuse personne, témoin de notre douleur, nous conseille de passer au cou du malade une médaille de Marie Auxiliatrice et de commencer aussitôt une neuveine en l'honneur de cette bonne Mère. Nous nous mettons en devoir de suivre cet avis. Mais à peine le malade a-t-il reçu la médaille, la fièvre cesse comme par enchantement, et quelques instants après il n'éprouve plus aucune douleur: « *Louée soit à jamais Marie Auxiliatrice, je suis guéri,* » s'écrie-t-il. Quant à nous, heureux à la pensée de posséder encore longtemps notre vénéré père, nous commençons avec lui une neuveine, mais d'actions de grâces.

Si l'on considère la promptitude de cette faveur, et l'âge avancé de notre père, on reconnaîtra sans peine l'intervention miraculeuse du Ciel. Ci-joint l'offrande promise.

LA FAMILLE TENNERIELLO.

M. Jean Marcheselli, de *Persiceto*, envoie 50 fros pour les Missions salésiennes, en remerciement de grâces obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice. Puisse cette offrande lui attirer de nouveau les faveurs célestes dans de graves conjonctures qu'il prévoit très prochaines.

M^{me} V^e Gemma, de *Catane*, rend de vives actions de grâces à Marie Auxiliatrice par l'intercession de laquelle ses deux fils ont été guéris. Elle envoie 50 fros pour le sanctuaire de Turin.

N. N... de *Casale Monferrato*, envoie 10 fros et remercie la Madone de Don Bosco. L'un de ses parents se trouvait dans une situation particulièrement pénible et ne pouvait s'en tirer. On a recouru à Marie Auxiliatrice et tout a été arrangé pour le mieux.

M. N... de *Raguse* (Sicile), après avoir invoqué Marie Auxiliatrice dans plusieurs situations difficiles, a toujours vu ses désirs exaucés. Pleine de gratitude pour la Vierge Secours des Chrétiens, elle envoie au

T. R. Père Don Rua 50 francs pour les Œuvres salésiennes, qui sont le domaine privilégié de Marie Auxiliatrice.

M^{me} V^e... de Gênes, avait demandé à Marie Auxiliatrice la guérison de l'un de ses neveux, promettant, si elle l'obtenait, de faire publier cette grâce dans le *Bulletin*. Aujourd'hui le cher enfant est guéri du mal dont il souffrait cruellement, et la tante s'empresse de tenir la promesse faite à la Madone de Don Bosco.

Une famille de Padoue, devenue pauvre à la suite de revers de fortune, rend de vives actions de grâces à Marie Auxiliatrice qui l'a assistée si efficacement durant les trois années qui viennent de s'écouler.

Marie Audisio, de *Levaldigi*, a obtenu de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice la cessation d'une maladie douloureuse. Plaine de reconnaissance, elle envoie une offrande pour le sanctuaire du Valdoeco, avec prière de publier cette faveur dans le *Bulletin*.

Un Coopérateur salésien de *Noto*, frappé subitement d'un coup douloureux, avait besoin d'un prompt secours. Les moyens humains lui faisant défaut, il a eu recours à Marie Auxiliatrice et a été exaucé. Il demande que le *Bulletin salésien* porte ce fait à la connaissance de tous, pour la plus grande gloire de Marie Auxiliatrice.

M. Bartholomé Lombardo, de *Marsala*, eu accomplissement d'une promesse faite il y a quatre ans à Marie Auxiliatrice, envoie cinquante francs. Et pour que tout le monde connaisse les bontés de Marie, il demande qu'on publie sa relation dans le *Bulletin*.

M^{me}. Angèle Mortarotti, de *Calliano Monferrato*, tourmentée par des soucis de famille, a commencé une nouvelle à Marie Auxiliatrice. Le dernier jour elle a obtenu la grâce demandée. Elle envoie 10 frs en actions de grâces.

Célestine Rosetti, Coopératrice salésienne de *Cumiana*, ayant appris qu'une de ses amies était à toute extrémité et avait même déjà reçu les derniers sacrements, lui envoya une médaille de Marie Auxiliatrice, avec prière de la porter autour du cou. La malade accepta cette offre, et dès lors elle s'achemina vers une prompte guérison. Aujourd'hui elle est parfaitement guérie et offre à la Madone de Don Bosco ses plus vives actions de grâces.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Agnes Barbero et Scolastique Soffieti, Coopératrices salésiennes de *Guarene*. — Angèle Gallo, *Palerme*. — Pierre Tappati, *Cérés*, avec une offrande de 10 francs pour la célébration d'une messe. — Mario Conizzoli, *Varallo Pombia*. — De Déodat Charles, avec une offrande de 10 frs. — Emma Bernasconi, *Mendrisio*. — Catherine Franco *Curesana*. — Mario Ugolini. — Morelli, *Terni*, avec une offrande de 5 frs pour la célébration d'une Messe à l'autel de Marie Auxiliatrice. — T. C. Alexandrie. — Catherine Osella, avec une offrande de 5 frs. — M. P. de *Badia*. — Marie Pellegrina, *Brescia*. — Marguerite Nogara, *Bellano*, avec une offrande de 5 frs. — B. C. de *Castelferro*. — Pauline Cantono. — Ambroise Ghiglione, *Villatalla*. — Julie Piazza, *Costamezzene*. — Lucie Mina, *Villarhasse*. — Don Jacques Tracanelli, prêtre, avec une offrande de 5 francs au nom d'une personne qui veut rester inconnue. — Marguerite Schiapparelli, *Ochieppo Inferiore*. —



Madame Angèle Lemoyne, née Prasca.

Le 29 novembre dernier Dieu rappelait à Lui une de nos ferventes Coopératrices, vrai modèle de mère chrétienne, Madame Angèle Lemoyne, veuve d'un médecin établi à Gênes et issu d'une famille d'origine française.

La vénérée défunte, qui avait grandi au milieu des familles patriciennes de Gênes, ne se refusa jamais la joie de concourir à une bonne œuvre, et de ses conseils et de ses deniers.

Mère de famille, elle s'imposa de nourrir elle-même ses huit enfants. Aussi ont-ils tous sucé avec le lait une crainte amoureuse de Dieu et une tendre dévotion à la Très Sainte Vierge. Durant leurs premières années, ils n'eurent d'autre institutrice que leur mère : enseignement religieux, lecture, écriture, premiers éléments d'italien et de français, ce fut elle qui leur apprit tout.

Humble, patiente, d'une piété solide et cordiale, elle assistait tous les jours de grand matin à la sainte messe et s'approchait très souvent des sacrements, sans négliger aucun de ses devoirs multiples et absorbants. Elle aimait les siens au sens le plus chrétien du mot, d'un amour exempt des sensibleries égoïstes qui sont trop souvent, à notre époque, la note des affections de famille. Fidèle à sa devise : *Dieu par-dessus toute chose*, le jour où son fils aîné lui révéla qu'il était appelé à la vie religieuse auprès de Don Bosco, ce fut elle qui annonça au père cette grâce. En quittant l'heureux novice : « *Va*, lui dit-elle, *où le Seigneur l'appelle. Je ne pleurerai point, mais n'oublie jamais de prier pour moi.* » — Au moment où la première expédition de missionnaires salésiens allait partir pour l'Amérique du Sud, en 1875, quelqu'un se trouva qui voulut éprouver la foi de cette sainte femme :

— « *Savez-vous que votre fils, désigné lui aussi pour les Missions, s'embarquera demain avec ses confrères ?* »

Madame Lemoyne parut quelque peu déconcertée : mais reprenant aussitôt possession d'elle-même, elle répondit avec la plus grande paix : « *Il me semble que mon fils aurait pu avoir la délicatesse de faire part à sa mère d'une résolution de ce genre. Après cela, je n'ai rien à voir en cette détermination : j'ai donné mon fils au Seigneur, et je n'ai plus aucun droit sur lui.* » — Dieu ne lui demandait pas ce sacrifice : son fils aîné devait l'assister à ses derniers moments.

Vers la fin de sa vie, un jour où on lui conseillait de rappeler au foyer domestique sa fille, depuis plusieurs années religieuse chez les Sœurs de Don Bosco, elle répondit : « *Je n'en ai nul besoin ; et si ma fille revenait vivre auprès de moi, je crois qu'elle trouverait porte close. Avec ou sans dispense, je ne veux pas qu'elle manque aux promesses faites à Dieu. Qui est infidèle à la foi jurée ne porte jamais bonheur.* »

La Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, les œuvres de charité de tous genres eurent



constamment en elle une collectrice aussi généreuse que dévouée. Son empressement à soulager les âmes du Purgatoire lui avait inspiré l'idée touchante d'agréger tous ses enfants dès leur naissance à diverses Confréries établies pour procurer des suffrages aux défunts. Ses largesses n'ont jamais amoindri le patrimoine de ses fils, dont elle a conservé l'administration jusqu'à son dernier jour; mais sa mort a révélé au prix de quelles privations elle avait pu se payer ce luxe de charité.

Les Œuvres salésiennes et leur Fondateur, les Missionnaires de Don Bosco, eurent toutes les plus chrétiennes affections de son cœur. Elle consacrait son temps libre à tricoter des bas pour les orphelins des Maisons salésiennes; sa dernière maladie l'a surprise tricotant pour Don Bosco.

Le fils aîné de la vénérée défunte, Don J.-B. Lemoyne, un des écrivains les plus féconds et les plus goûtés de la Péninsule, a été longtemps rédacteur en chef du *Bulletin salésien* et chargé de l'édition italienne. C'est pour nous un motif de plus de recommander très particulièrement aux prières de nos chers lecteurs l'âme dont nous venons d'esquisser très imparfaitement la touchante physionomie surnaturelle.

Monseigneur Vincent-Léon Sallua.

L'Église vient de faire une perte considérable en la personne de S. G. Mgr. Vincent Léon Sallua, archevêque titulaire de Chalcedoine et Commissaire général de la S. C. de l'Inquisition, qui est retourné à Dieu à l'âge de 82 ans, après une existence de labeurs les plus saintement méritoires. La famille salésienne a perdu en lui un ami de la première heure et qui lui resta toujours cordialement dévoué.

Monseigneur Vincent Sallua naquit à Garesio, au diocèse de Mondovi, le 24 juillet 1815. Entré tout jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, il y fit de profondes études théologiques et de droit canon. Actif, entreprenant, énergique, il exerça avec beaucoup de fruit le saint ministère dans les Romagnes. A Imola, le cardinal Mastai distingua ce prédicateur puissant, aux connaissances théologiques si vastes et si sûres. Aussi, devenu Pape, est-ce avec bonheur que Pie IX retrouva l'éminent dominicain au Saint-Office d'abord en qualité de premier *socius* du Commissaire général, et puis comme titulaire de cette importante charge, où il dépensa des trésors de zèle et de science. Son amour pour l'Église et son ardeur à se dévouer à son service n'eurent d'égal que son culte pour le Vicaire de Jésus-Christ. En 1877, Pie IX nomma ce bon serviteur archevêque titulaire de Chalcedoine; quelques années après, Léon XIII le créa Vicaire général de Sainte-Marie Majeure.

Digne fils de saint Dominique, il aimait la T. S. Vierge d'un amour très tendre; aussi est-ce avec de véritables transports de joie qu'il saluait chaque année l'apparition des touchantes Encycliques de Léon XIII sur le Rosaire.

Durant la dernière maladie de Mgr. Sallua, le Saint-Père lui envoya plusieurs fois la Bénédiction Apostolique.

Ces quelques lignes sont la faible expression de notre vive gratitude.

Notre vénéré Père Don Bosco et ses fils trouvèrent en l'éminent prélat un ami dévoué qui,

eut toujours la bonté de les regarder comme ses frères; il était heureux de se trouver parmi eux, et se faisait une joie de leur rendre service.

Nos chers Coopérateurs nous aideront à payer à l'âme bénie de Mgr. Sallua notre dette de reconnaissance, si tant est que nos suffrages puissent encore aider une âme aussi sainte et aussi riche de mérites.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 février 1897.

France.

†

S. G. Mgr. François-Marie Trégaro, évêque de Séez.

†

AIX: M. le chanoine Roux, Moulès.

— M. l'abbé Bernardi, *Rassuen*.

ANGERS: Sœur Marie-Ursule, *N.-D. des Gardes*.

ARRAS: M^{lle} Morel du Peage, *Arras*.

CAMBRAI M^{lle} Dumont, *Cambrai*.

— M. Piérard, *Raismes*.

— M^{me} Pyot, *Lille*.

— M^{me} Buisine Rigot, *Lille*.

— M^{me} Grulos, *Lille*.

— M^{lle} Rose Caure, *Lille*.

— M^{lle} Bauboïs, *Lille*.

— M^{me} V^{ve} Hovelacque-Mahy, *Lille*.

ÉVREUX: M. l'abbé Bertaux, curé, *Le-Thieil-No-lent*.

FRÉJUS: M. Fouque, *Grimaud*.

— M^{me} Huet, *Cuers*.

— M. Pellicot, *Toulon*.

LYON: M^{lle} Blanc de St.-Bonnet, *St.-Bonnet par Saint-Bel (500 frs.)*.

MONTPELLIER: M^{lle} Aubrespy, *Adissan*.

NICE: M^{me} la marquise de Châteauneuf, *Nice*.

PARIS: M^{me} Catherine Goodrich-Phalen, *Paris*.
(50 frs.)

— R^{de} Sœur du Laz, *Paris*.

— M^{me} Adèle Dognin, *Paris-Auteuil*.

— M^{me} M.-L. Auberville-Dupont, *Paris*.

— M^{me} Marie Poisson, *Paris*.

— M. l'abbé L. Roussel, *Billancourt*.

ST.-BRIEUC: M^{lle} de Bien, *Dinan*.

— M^{me} Noël Le Guluche, *Quintin*.

VALENCE: M. Septime Dupin, *Valence*.

Étranger.

†

BELGIQUE: M^{lle} Marie Willems, *Liège*.

CANADA: M^{me} Léocadie Gagnon, *Château Richer*.

ITALIE: M^{me} Christine Favre, *Domnas*.

Pater, Ave, Requiem.